safac
6F N°47

Folklore de Champagne

Il était une fois...

Michèle GONZALEZ.

FOLKLORE DE CHAMPAGNE
Bulletin trimestriel

Société des Amateurs de Folklore et Arts champenois
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes

Gérant
Jean Daunay

Conseiller technique
Gilbert Roy

Conseiller rédactionnel
Jean Déguilly
C.C.P. Safac 16.832-44 Paris

Abonnements

De soutien	20 F
Simple	15 F
Etranger	30 F
Bienfaiteur	100 F

Points de vente
Jean Bienaimé - Photo
57, rue de la Cité, 10000 Troyes

Jean Daunay
Rumilly-lés-Vaudes
10260 Saint-Parres-lés-Vaudes

Au Point du Jour
1, rue Urbain-IV, 10000 Troyes

Illustrations
4-5-7-27 : Francis Grimart.
10-11 : Jérôme Sommy.
13-20 : Colette Gérard et Nicolas Guérin
14-15-16 : Michel Camper
17 : Martine Douce
22-23-25-32 : Les élèves de Mme et M. Gayte et de Mme Thierry
24 : Maud Somny

Impression Offset
Imprimerie SONODA-TROYES
Dépôt légal 1975, N° du Registre 631

La présente livraison est, pour l'essentiel, constituée par un recueil de contes enfantins.

Ces contes, non écrits, nés de l'imagination populaire, se transmettaient de génération en génération, en ne subissant que d'infimes modifications. Le conteur était, la plupart du temps, une conteuse, c'est-à-dire la mère ou toute autre personne chargée des soins du marmot. On reconnait là l'origine de l'expression « contes de nourrice ».

Ces récits imaginaires et brillants, où le merveilleux est constamment présent, et qui excluent toute vraisemblance, voient toujours les ogres vaincus et les bonnes fées triomphantes.

Nos pères en faisaient peu de cas, passé leur âge tendre et accablaient nos mères de jugements moqueurs sur ces récits enfantins : « contes de bonnes femmes », « de vieilles », « de grands-mères », « contes borgnes », « contes à dormir debout » !..

En ce siècle où nous recherchons le merveilleux dans la fiction scientifique, voire dans la science elle-même, un malicieux observateur pourrait soutenir que le « compte à rebours » est en train de tuer les contes bleus d'autrefois.

On ne sera pas surpris que la plupart de ces contes aient été recueillis par le chercheur local Louis MORIN (1866-1942) de la bouche de sa propre mère, née Louise-Rosalie LEVESQUE (1827-1913). Celle-ci, née à Troyes, passa toute sa vie dans cette cité. Folkloriste avant la lettre, Louis Morin avait su transcrire sans en altérer la fraîcheur naïve et les tournures vieillottes. Toutefois, nous nous sommes permis de remplacer par un équivalent ancien quelques termes socio-professionnels modernes comme une « bonne » qui sent trop le paternalisme XIXe siècle et, « employé » qui, au contraire, évoque le syndicalisme du XXe siècle.

J. Déguilly.

BOULE DE NEIGE

Il était une fois une dame très jolie. Elle avait une fille qui s'appelait Boule-de-Neige et était encore plus jolie que sa mère, ce dont celle-ci était jalouse.

La mère consulte son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige est bien plus belle que toi.

— Ah ! reprit la mère, elle est plus belle. Il faut qu'elle meure, je vais la perdre.

Et elle emmène sa fille sur la montagne et la perd.

La petite Boule-de-Neige était bien en peine. Elle chercha longtemps et trouva enfin une petite maison habitée par trois Lapons. Dans la maison, elle vit trois assiettes servies. Il y avait dans l'une du chocolat, dans la seconde du café, et de la soupe dans la troisième. Comme elle aimait bien le chocolat, elle mangea celui qui était servi, puis comme elle était fatiguée, elle chercha un lit et, en ayant trouvé trois petits, elle se coucha dans l'un d'eux.

Quand les trois frères revinrent, ils trouvèrent l'assiette vide. Celui à qui elle appartenait dit : « C'est drôle, je n'ai plus rien à manger. » « Nous partagerons, lui répondirent ses frères ; tu mangeras tout de même. »

Ils vont ensuite se coucher. Tout à coup l'un d'eux s'écrie : « C'est drôle, je trouve une petite fille dans mon lit. »

Les frères Lapons furent bien surpris. Quand Boule-de-Neige se réveilla, ils lui demandèrent comment il se faisait qu'elle était là. Elle leur dit que sa mère l'avait perdue. Alors ils lui proposèrent de rester avec eux ; elle ferait la cuisine et le ménage pendant qu'ils iraient travailler aux champs. Boule-de-Neige accepta.

Sa mère, pendant ce temps, était retournée vers son miroir.

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

— Comment, elle n'est pas morte ? Il faut que je parte sur la montagne.

Elle se déguisa en marchande de lacets et parcourut la montagne en criant : « Mesdames, voilà de beaux lacets, venez m'acheter de beaux lacets mesdames. »

Boule-de-Neige se mit sur sa porte et ne reconnut pas sa mère qui lui dit :

— Oh ! madame, venez m'acheter de beaux lacets.

— Madame, je n'en ai pas besoin.

— Oh ! tenez, en voilà un si beau. Je vais vous lacer, vous qui avez une si jolie taille. Et elle la laça si fort que Boule-de-Neige tomba évanouie.

Les Lapons, à leur retour, la trouvèrent allongée par terre. Ils s'ingéniaient à deviner ce qui l'avait mise en cet état quand l'un d'eux s'avisa de couper le lacet. La petite fille revint à elle. Alors ils lui demandèrent pourquoi elle s'était lacée si fort. Et elle leur dit qu'une femme était venue sur la montagne et qu'elle l'avait forcée à prendre un lacet avec lequel elle l'avait serrée. Ils lui recommandèrent de fermer sa porte et de ne rien acheter sur la montagne.

La mère retourna vers son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

— Oh ! elle n'est pas morte, dit la mère. Je vais retourner sur la montagne. Cette fois, elle se mit marchande de peignes. Elle criait : « Voilà de beaux peignes, mesdames, achetez-moi de beaux peignes. »

Boule-de-Neige était curieuse ; elle se mit encore sur sa porte et sa mère lui dit :

— Achetez-moi un beau peigne, madame.

— Je n'en ai pas besoin.

— Oh ! en voilà un si beau. Il vous irait si bien. Je vais le mettre sur votre tête. Elle le lui enfonça si profondément que Boule-de-Neige tomba de nouveau évanouie.

Les Lapons la trouvèrent à terre ; ils la délacèrent, mais cela ne servit à rien. Enfin, l'un d'eux aperçut le sang qui coulait de sa tête et ils retirèrent le peigne. Ensuite, ils lui demandèrent qui l'avait mise en cet état. Elle leur dit que c'était une marchande. Après l'avoir grondée, ils lui renouvelèrent la défense qu'ils lui avaient faite de ne plus rien acheter.

La mère consulta encore une fois son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle du canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

La mère se mit alors en marchande de pommes. Après en avoir empoisonné une belle, elle retourna sur la montagne :

« Mesdames, achetez-moi de belles pommes. »

Boule-de-Neige était encore sur sa porte, sa mère lui proposa les fruits. Sur son refus, elle lui présente la pomme empoisonnée en lui disant :

— Tenez, en voici une belle, je vous la donne. Boule-de-Neige prit la pomme, la mangea et tomba morte.

Les Lapons la trouvèrent étendue. Ils la déshabillèrent, coupèrent son lacet, cherchèrent le peigne, mais ils ne trouvèrent rien. Quand ils l'eurent gardée trois jours dans cet état, ils se dirent qu'elle était bien morte et se décidèrent à la porter en terre. En chemin, ils rencontrèrent le fils du roi qui leur dit : « Que faites-vous donc de cette belle fille ? »

— Mais elle est morte, nous la portons en terre.

— Si vous voulez bien me la confier, je la mettrai dans mon caveau.

Les frères donnèrent Boule-de-Neige de bon cœur. Mais les cahots de la voiture l'ayant fait vomir, elle rendit la pomme empoisonnée et revint à la vie, ne sachant plus où elle se trouvait.

Le fils du roi lui expliqua que, la croyant morte, on se disposait à l'emmener dans son caveau. Puis il demanda ce qui l'avait rendue si malade et elle dit que c'était une pomme qu'une dame lui avait fait manger.

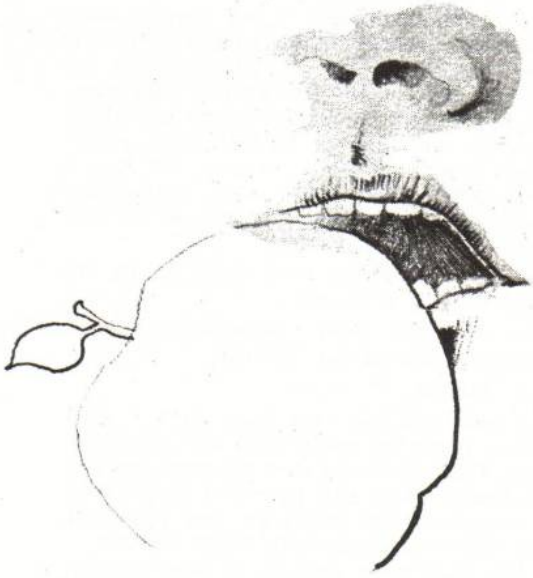
Ensuite, la voyant si belle, le fils du roi la demanda en mariage et l'épousa. Quant à la mère, elle retourna auprès de son miroir.

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?-

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est mariée avec le fils du roi, est bien plus belle que toi.

La mère eut tant de rage de ne pouvoir se débarrasser de sa rivale qu'elle se fit mourir.

Conté par Madame Morin
Revue des Traditions populaires, 1890, p. 725.



PETITE POULETTE

Une fois, dans une pauvre petite ferme d'un pauvre petit village, il y avait une pauvre petite poulette qui ne mangeait pas tous les jours à sa faim. La fermière n'attachait pas son chien avec des saucisses. Elle était bien trop pauvre pour le faire et même trop pauvre pour donner du grain à Petite-Poulette. Que vouliez-vous que fît celle-ci ? Elle se trouvait bien obligée de chercher sa nourriture elle-même, où elle le pouvait.

De temps en temps, Petite-Poulette poussait une pointe jusqu'au bout du jardin, quand elle voyait la porte ouverte. Elle y mangeait des vers et des limaces et même, quelquefois, il lui arrivait de déchiqueter les laitues ou de déterrer les petits pois frais semés. Mais la fermière n'aimait pas ces façons et, la trique en main, chassait Petite-Poulette du jardin. Aussi, son vrai domaine, était-ce la cour de la ferme où, dans un coin, un beau tas de fumier lui servait de garde-manger.

Un jour qu'elle se sentait le gésier tout plat, plus plat que le plus plat des cailloux de la rivière, Petite-Poulette grattait son tas de fumier avec ardeur. Elle y faisait pleuvoir les coups de bec et les coups de patte, qui tombaient drus comme des grêlons au mois d'avril.

A force de retourner le fumier, elle arriva au fond du tas. Et ce qu'elle découvrit au bout de son bec, à défaut d'un gros ver bien appétissant, ce fut une bourse remplie de belles pièces d'or. Petite-Poulette, malgré sa petite cervelle, comprit que c'était là une petite fortune ou même une grosse. Oubliant sa faim, elle compta les pièces, en trouva cent... Et folle de joie, plus fière aussi que le plus fier des coqs du village, elle courut partout annoncer la nouvelle.

Au même moment, le roi passait dans le pays. Il entendit les cot-cot-cot-codett de Petite Poulette. Il lui demanda ce qu'elle avait à crier de la sorte. La réponse de Petite-Poulette ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Le roi avait justement grand besoin d'argent. Eh oui ! cela peut arriver aux rois aussi bien qu'au dernier de leurs sujets. Et ce roi-là dit à Petite-Poulette :

— Prête-moi ces cent écus. Je te les rendrai dans trois mois.

— Je veux bien, répondit-elle, mais vous me paierez des intérêts.

— Promis, fit le roi.

Il empocha les cent écus, puis il s'en fut au galop de son cheval vers son château. Petite-Poulette s'en fut vers son tas de fumier, d'où elle se mit à toiser tout le monde avec insolence, en poussant des cot-cot-cot-codett du matin au soir.

Les trois mois passés, et bien passés, Petite-Poulette dut rabattre un peu de son caquet. Le roi ne donnait pas signe de vie. Il avait peut-être autre chose à penser, se dit Petite-Poulette. Un roi, ce n'est pas n'importe qui, et cela doit avoir mille affaires à régler. Elle attendit ses cent écus.

Au bout de quatre mois, ne voyant rien venir, ni écus, ni nouvelles du roi, Petite-Poulette s'inquiéta. Elle prit un morceau de papier, s'arracha sa plus belle plume qu'elle trempa dans l'encre et écrivit un petit billet où elle disait au roi :

Cot-cot-cot-codett,
Faut payer vot'dett'.

Elle ne reçut pas de réponse. Elle écrivit encore une fois, deux fois, sans plus de succès. N'y tenant plus, un beau matin, elle déclara :

— Je vais les chercher, mes cent écus, et bon gré, malgré, il faudra bien que le roi me les rende.

Avec soin, elle lissa ses plumes, lava son bec dans une flaque d'eau, se frotta les pattes sur une pierre pour qu'elles soient bien nettes, et prit la route du château. Chemin faisant, elle rencontra compère le loup qui lui demanda :

— Où vas-tu donc, de si matin, Petite-Poulette ?

— Je vais chez le roi.
Cent écus me doit.

— Emmène-moi, veux-tu. Le chemin est long. Je te tiendrai compagnie.

— Pourquoi pas. Grimpe dans mon cou.

Un peu plus loin, ce fut compère le renard qui se présenta. Lui ayant fait une belle courbette, il dit à la voyageuse :

— Où vas-tu donc, Petite-Poulette ?

— Je vais chez le roi.
Cent écus me doit. —

— Oh, oh. J'aimerais bien le voir, le roi. Ne m'emmènes-tu point ?

— Si tu veux, grimpe dans mon cou mais ne te bats pas avec le loup qui s'y trouve déjà.

— N'aie crainte, le loup est mon ami.

Petite-Poulette repartit. Le loup et le renard étaient bien un peu lourds à porter, mais vaillante n'y pensait guère, n'ayant en tête que ses cent écus, les intérêts et le souci qu'elle en avait. Elle s'approchait du château du roi. Du haut d'un orme, un gros corbeau dit à Petite-Poulette :

— Kroâ ! kroâ ! Où vas-tu donc ?

— Je vais chez le roi.
Cent écus me doit.

— Kroâ ! kroâ ! Si tu veux me prendre, je vais avec toi.

— Volontiers. Grimpe dans mon cou, où tu tiendras compagnie au loup et au renard si ceux-ci le permettent.

— Qu'il vienne, répondirent en même temps les deux compères. Plus on est de fous, plus on rit.

Ils riaient de bon cœur. Mais Petite-Poulette ne riait pas. Elle n'en avait guère envie. Mettez-vous à sa place. Et je ne sais si, pendant ce temps, le roi riait. En tous cas, il n'avait pas lieu de le faire parce que ce n'est pas honnête, même pour un roi, d'emprunter cent écus et de ne point les rendre. Et il n'y a pas là de quoi rire.

— Taisez-vous, dit Petite-Poulette au loup, au renard et au corbeau qui n'arrêtaient pas de plaisanter bruyamment dans son cou. Chut ! On arrive au château.

Elle entra d'un pas si décidé que les gardes la laissèrent franchir la porte sans lui demander ce qu'elle voulait. Elle alla se planter devant le roi en criant très fort :

— Cot, cot-cot-codett,
Faut payer vot'dett'.

Le roi se mit dans une grande colère. Et il cria très fort, lui aussi :

— Poule affreuse qui se permet de me parler de la sorte ? Hola ! mes gens, jetez-la au poulailler. Elle est trop maigre pour l'instant. Quand elle sera devenue à point, vous me la ferez cuire.

Au poulailler, Petite-Poulette ne fut pas mieux reçue. C'était une étrangère et les autres poules le lui firent bien voir. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle reçut cent coups de bec au lieu des cent écus que lui devait le roi. Pauvre Petite-Poulette. Elle appela :

— Renard, cot-cot-cot-codett.
Sors de ta cachette.

Le renard avait grand faim. Il ne lui fallut pas longtemps pour étrangler et croquer toutes les poules du poulailler, sauf Petite-Poulette qu'on retrouva seulette au milieu d'un gros tas de plumes.

Voyant cela, les gens du roi l'attrapèrent par une aile et la jetèrent dans la bergerie. Les brebis ne la reçurent pas mieux que les poules. Sans lui laisser la moindre place, elles allaient l'étouffer. A nouveau elle appela :

— Bon loup, cot-cot-cot-codett,
Sors de ta cachette.

Le loup n'avait pas moins faim que le renard. Des trente ou quarante brebis de la bergerie, il n'en fit, pour ainsi dire, que trente ou quarante bouchées. Et c'est toute seulette qu'on retrouva Petite-Poulette au milieu d'un gros tas de laine. Quand le roi fut prévenu de la chose, il se fit amener Petite-Poulette et il dit à ses gens :

— Arrachez-moi une à une toutes les plumes de cette vilaine bête. Et quand vous aurez fini, vous lui enfoncerez une à une toutes ses plumes dans son vilain bec.

Entendant cela, que fit Petite-Poulette ? Elle appela encore :

— Corbeau, cot-codett,
Sors de ta cachette.

Le corbeau ne fut pas long à sortir. Depuis qu'il était caché tout recroquevillé dans le cou de Petite-Poulette, il avait hâte de retrouver ses aises. En trois coups d'aile, il alla se percher sur la tête du roi. Il y enfonça ses griffes. Il y planta son bec comme dans un vieux fromage.

Le roi, surpris, hurla de douleur :

— Grâce, grâce.

— Kroâ- kroâ, répondit le corbeau. Rends d'abord ses cent écus à Petite-Poulette.

— Arrête ! Laisse-moi les prendre et les lui donner.

Petite-Poulette reçut les cent écus et les compta soigneusement. Sa joie était si grande qu'elle oublia de réclamer les intérêts. Elle s'en fut du château, la bourse au bec, suivie de ses trois compagnons.

Ils s'en allaient en silence quand le corbeau dit tout à coup :

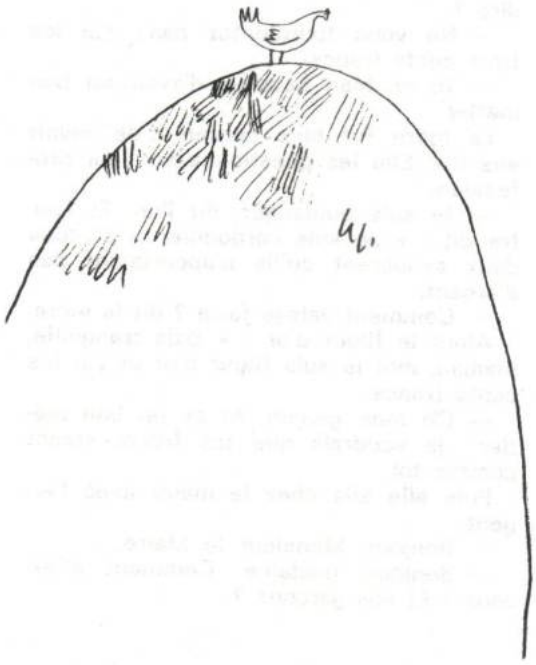
— Kroâ, kroâ. Toute peine mérite salaire. Petite-Poulette, donne-moi dix écus.

Petite-Poulette prit l'œil vague et ne répondit pas. Le loup et le renard, sans parler davantage, roulèrent de gros yeux et montrèrent les dents. Le corbeau se tut et s'envola tristement.

Ce ne fut pas juste, direz-vous. Petite-Poulette retrouvait ses écus ; le loup et le renard avaient mangé pour huit jours ; le corbeau, lui, n'emportait, au bout de son bec, que trois cheveux du roi, ce qui n'était vraiment pas grand chose.

Bien sûr, mais dites-moi donc si vous la rencontrez à tous les coins de rue, la Justice ?

Conté par Madame Marie Noizet
Revue des Traditions Populaires



LE FILEUR D'OR

Il était une fois, une dame restée veuve avec trois fils qui n'avaient de profession ni l'un ni l'autre. Elle leur dit d'aller chercher de l'ouvrage et d'apprendre à travailler, et comme ils n'avaient pas d'argent, elle emprunta 300 francs au maire du village pour les leur partager, sous la condition qu'ils reviendraient tous ensemble au bout d'un an, rapportant les cent francs qu'ils recevaient chacun.

Arrivés dans un pays, ils demandèrent de l'ouvrage, mais un seul en trouva, comme boulanger. Dans un autre pays, un deuxième s'employa comme cordonnier. Le troisième partir alors tout seul.

Sur la route, il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Où allez-vous, jeune homme ?

— Je ne sais pas, monsieur, je cherche de l'ouvrage.

— Que voulez-vous faire ?

— Ce que je trouverai, pourvu que je gagne ma vie.

— Venez avec moi, lui dit le monsieur, je vous apprendrai à travailler.

— Quel métier faites-vous ?

— Mon garçon, je suis fileur d'or.

— Oh ! ce doit être un beau métier ! Je vais avec vous.

Au bout d'un an, il revint et trouva ses frères sur la route. Ceux-ci, le voyant bien habillé, lui dirent :

— Ah ! Que tu es beau ! Quel métier fais-tu donc ?

— Je suis fileur d'or.

— Nous n'avons pas d'argent pour donner à Monsieur le Maire ; que va-t-il dire ?

— Ne vous tourmentez pas ; j'ai les trois cents francs.

— Tu es bien heureux d'avoir un bon métier.

La mère fut bien contente de revoir ses fils. Elle les questionna sur leur profession.

— Je suis boulanger, dit l'un. Et l'autre dit : « Je suis cordonnier. » Et tous deux avouèrent qu'ils n'apportaient pas d'argent.

— Comment vais-je faire ? dit la mère.

Alors le fileur d'or : « Sois tranquille, maman, moi je suis fileur d'or et j'ai les cents francs.

— Oh mon garçon, tu as un bon métier ; je voudrais que tes frères soient comme toi.

Puis elle alla chez le maire avec l'argent.

— Bonjour, Monsieur le Maire.

— Bonjour, madame. Comment allez-vous ? Et vos garçons ?

— Ils vont bien, Monsieur le Maire.

— Quels métiers ont-ils appris ?

— Monsieur le Maire, l'un est boulanger, un autre cordonnier et le troisième est fileur d'or.

— Eh ! Eh ! en voilà un métier, fileur d'or.

— Monsieur le Maire, je vous rapporte vos trois cents francs.

— Alors vos enfants vous ont rapporté cet argent ?

— Le fileur d'or à lui tout seul; les autres n'ont rien gagné.

— Eh bien, allez me chercher votre fileur d'or.

— Oh, Monsieur le Maire, c'est un bon métier. Si vous voyez comme il est bien habillé.

Rentrée chez elle, la mère dit au fileur d'or que le maire voulait lui parler, et il y alla aussitôt.

— Bonjour, Monsieur le Maire.

— Bonjour mon garçon, il paraît que tu es fileur d'or.

— Mais oui, Monsieur le Maire.

— Eh bien, je veux voir si tu es un bon fileur d'or. Il faut que cette nuit tu prennes mon pain, moi étant dans la chambre à four.

— Bien, Monsieur le Maire.

Dans la journée, il fait une ouverture derrière le four, et la nuit venue, tandis que le maire veillait dans la chambre à four, il prit le pain par cette ouverture. Le matin, en ouvrant son four, le maire fut étonné de le trouver vide. « Oh le coquin, dit-il, il m'a pris tout mon pain et je ne l'ai pas entendu. » Le fileur d'or arriva peu après.

— Bonjour, Monsieur le Maire.

— Bonjour mon garçon. Ce soir tu prendras les draps de mon lit, moi étant couché dedans.

— Mais, Monsieur le Maire, ce ne sera pas facile.

— Arrange-toi comme tu voudras.

Dans la journée, le fileur d'or pratiqua une ouverture au-dessus du lit du maire et, pendant que celui-ci dormait, il tira les couvertures et le drap de dessus ; puis le maire s'étant levé pour les rattraper, il retira le drap de dessous. Le lendemain, il arriva chez le maire.

— Bonjour, Monsieur le Maire.

— Bonjour mon garçon.

— Etes-vous content de moi ?

— Oui, mais ce soir, il faut que tu prennes l'alliance de ma femme dans son doigt.

— Monsieur le Maire, c'est bien difficile, je ferai ce que je pourrai.

Dans la journée, il se fourra dans la ruelle du lit. Quand le mari fut endormi, il dit à la femme : « Ma femme, donne-moi ton alliance ; le fileur d'or te la prendrait. » Puis, quand ils furent endormis tous deux, il partit.

Le matin, le maire dit à sa femme :

— Eh bien, le fileur d'or t'a-t-il pris ton alliance ?

— Mais non, il n'a pas pu, puisque tu me l'as demandée.

— Comment ? je te l'ai demandée ?

— Mais oui, tu m'as dit : « Donne-moi ton alliance, le fileur d'or te la prendrait ». Je te l'ai donnée.

— Tu ne m'as rien donné du tout. C'est le fileur d'or qui te l'a prise.

Le mari le voulut éprouver une dernière fois. Il lui dit de lui prendre son cheval quand il serait monté dessus. Le fileur d'or accepta. Il se déguisa en vieux et se posta sur une route par laquelle le maire devait passer. Le voyant venir, il l'accosta :

— Comme voilà un beau cavalier, ça me rappelle le temps où j'étais jeune. Je ne pourrais pas en faire autant, à présent.

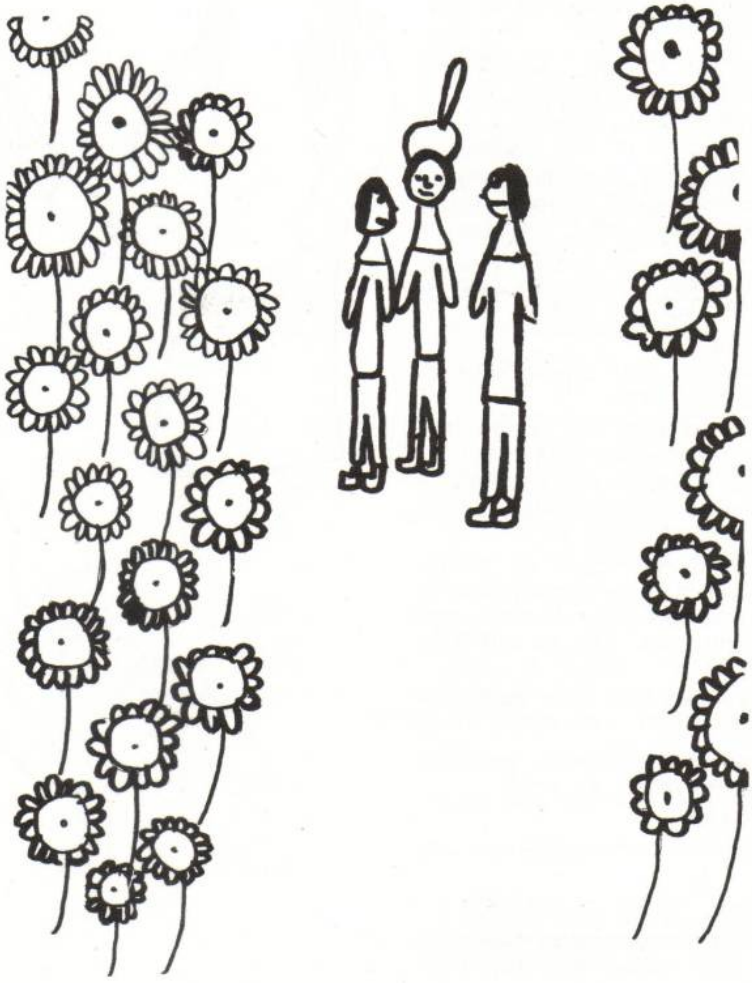
— Dame, mon brave homme, chacun a son temps.

— C'est égal, je suis tout de même content de voir un cavalier. Si nous buvions une petite goutte ?

— Le maire accepta et but la goutte qu'on lui offrait, sans quitter la selle,; mais s'étant ensuite endormi sous l'influence de l'eau de vie, le fileur d'or le descendit à terre et s'en alla avec l'animal. Le lendemain, il vint revoir le maire, qui lui dit :

— Je reconnais que tu es un bon fileur d'or ; mais en voilà assez, tu me ruinerais. Je ne t'arrête pas parce que tu m'as pris tout cela sur le défi que je t'avais donné, mais ne recommence pas ; tu fais là un métier de voleur.

Conté par Madame Morin
Revue des Traditions Populaires, 1986, p. 102



LE MARCHAND DE BALAIS

Il était une fois un marchand de balais nommé Grillo, très paresseux, toujours à la recherche de moyens de vivre sans rien faire. Il va un jour chez un orfèvre :

— Combien me paieriez-vous un morceau d'or gros comme mon sabot ?

— Entrez, entrez, mon ami, fait l'orfèvre ébloui. Et il le fait mettre à table aussitôt.

Puis, quand Grillo eut bien bu et bien mangé, l'orfèvre lui dit :

— Eh bien, mon ami, montrez-moi votre morceau d'or.

— Ah mais, monsieur, je n'en ai pas.

— Comment, vous n'en avez pas ; mais vous m'en proposiez ?

— C'est que, voyez-vous, je suis marchand de balais, et si quelquefois j'en trouvais en faisant mes balais, je venais vous demander combien vous me le paieriez.

— Allez-vous en, maraud ! lui dit l'orfèvre, en le mettant à la porte.

Une fois dehors, Grillo pensa : « C'est égal, j'ai toujours fait un bon repas. »

Le lendemain, ayant faim de nouveau, il va dans une auberge et y fait un repas de trente sous, après quoi, s'adressant à la dame :

— Oh ! madame, je suis un coquin, un brigand ; je vais me tuer !

— Mais pourquoi ?

— J'ai consommé pour trente sous et je n'en ai pas pour payer.

— Si vous vous tuez, ça ne me rendra pas mon argent. Allez-vous-en.

Le lendemain, il eut encore faim. Il alla dans un village et se mit à crier : « Au devin, au devin. »

Justement, il y avait dans ce village une dame qui avait perdu son alliance et n'osait le dire à son mari de peur que celui-ci ne l'aime plus. Elle se mit à la fenêtre :

— Monsieur, vous êtes donc devin ?

— Oui, madame.

— J'ai perdu mon alliance ; pourriez-vous me la retrouver ?

— Oui, madame.

— Combien me demandez-vous de temps ?

— Trois jours.

— Bien, je vais vous mettre dans une chambre, en haut, parce que mon mari est un ancien soldat et il ne croit pas aux devins. S'il vous voyait, il vous tuerait.

Cette dame avait trois bonnes. Le premier jour, l'une d'elles apporta à déjeuner au devin, et il ne dit rien ; à dîner, il ne dit rien ; mais quand vint le souper,

il s'écria : « Ah ! en voilà déjà une. » Cela voulait dire : une journée de passée.

Rentrée à la cuisine, la bonne dit à ses compagnes : « Je crois qu'il sait » et elle leur raconta ce qu'avait dit le devin.

— J'irai demain, dit une autre.

Le lendemain les choses se passèrent de même et le soir, le devin s'écria : « Ah ! en voilà deux. »

Il fut convenu que la troisième bonne serait de service le jour suivant.

Au souper, le devin dit encore : « Ah, les voilà toutes les trois. »

— Vous savez donc quelque chose ? lui dit alors la femme.

— Oui, mademoiselle.

— Vous savez donc que nous avons pris la bague.

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! je vous en supplie, ne nous vendez pas, nous vous la rendrons.

Il se fit apporter une dinde à qui il fit avaler la bague, en recommandant à la bonne de bien remarquer l'animal.

Le lendemain, la dame vint le voir.

— Eh bien, monsieur le devin, avez-vous retrouvé mon alliance ?

— Oui, madame.

— Ah vraiment, quel bonheur.

— Veuillez envoyer une de vos bonnes chercher une dinde.

Ils descendirent eux-mêmes dans la cour et la bonne apporta une bête. « Ce n'est pas celle-là » dit Gillo. On lui en apporta une deuxième. « Celle-là non plus ». Enfin, quand on lui en eut apporté une troisième (la vraie), il la fit tuer et vider, puis la bague fut trouvée dans les tripailles.

La dame était bien contente. Elle porta la bague à son mari :

— Tiens, mon ami, j'avais perdu mon alliance, je l'ai retrouvée.

— Où donc ?

— C'est un devin qui me l'a retrouvée.

— Un devin ?

— Mais oui, un devin.

— Va me le chercher, ton devin.

Le mari n'y croyait pas et voulait l'éprouver. Il mit un grillo 1) entre deux assiettes creuses et dit au devin :

— Si tu ne devines pas ce qu'il y a là dedans, je te brûle la cervelle.

— Oh mon pauvre Grillo, t'es pris, t'es pris, s'écria le malheureux tout consterné. 2)

Alors le maître : « Allons, tu es un bon devin ». Et il le fit déjeuner avec lui et lui donna cent francs.

Conté par Madame Morin, mère.
Revue des Traditions populaires, 1896, p. 99.

1) Nom local du grillon.
2) Mignard, dans son Vocabulaire raisonné et comparé de la province de Bourgogne traduit : **T'as pris grillo** par, Te voici à ma disposition.

CONTE DE FÉE

Une personne qui attendait un enfant, — (J'avais trois ans, je croyais qu'elle le « port ait » sur son bras, elle ne m'expliquait pas tellement, maman). — Dans le temps on disait qu'on avait des envies ; on n'en parle plus maintenant.

Cette personne là, elle avait des envies de persil. Vlà qu'la personne, toutes les nuits, elle allait cueillir le persil aux fées qui étaient pas loin de chez elle. Alors, ma foi, la fée elle s'aperçoit qu'on lui a cueilli son persil. Alors, elle fait veiller une fée. C'est de la mère fée que je parle. Elle fait veiller une fée en-dessous d'elle. Elle dit : « Tu passeras la nuit et tu verras qui c'est qui vient chercher notre persil. » Mais vlà qu'elle s'endort. Pendant ce temps là, elle cueille le persil. Mais pendant peut-être huit jours de temps, que toutes les fées elles ont passé à guetter pour le persil, il n'y en a point qui ont trouvé ; toutes, elles dormaient. Il y avait sept fées, y compris la mère fée.

Ma foi, odée de cela, la fée principale, elle dit : Puisque c'est ça, elle dit, moi, je ne m'endormirai pas et c'est moi qui vais guetter ». Alors elle guette et elle trouve donc la femme qui cueillait son persil. Alors elle voit que c'était une femme qui était embarrassée, alors elle dit : « Toutes les nuits vous cueillez mon persil, les autres jours c'est une fée qui gardait et elle s'endormait, mais moi, cette nuit, je ne me suis pas endormie et je vous prends.

Alors la voilà prise, la femme, et elle était tout sens-dessus-desous.

Elle lui dit, la fée : « Ecoutez, puisque c'est ça, je ne vous ferai pas de sottises, mais je serai la marraine de votre enfant ».

Vlà l'enfant qui nait. C'était une fillette. Et puis, ma foi, la marraine, elle mit ses droits.

La petiote, ça grandit vite dans les contes), la vlà qui va à la messe et quand elle allait à la messe la fée voulait pas qu'elle se rtourne et la ptiote, on lui avait défendu de se rtourner. Elle a été plusieurs dimanches, elle se rtournait pas à la messe. Elle était sage, elle se retournait pas. Et puis les gens is voulaient la faire retourner. Y a toujours des gens comme ça.

Et puis alors, tout d'un coup, (il y a le suisse qui faisait son service comme de juste), y en a un qui amène des petits chiens. Au coup que les petits chiens ont aboyé, la fille elle s'est rtournée.

En se rtournant, la fée, elle lui dit : « On te mettra dans un château sens-dessus-dessous et on ira te donner à manger deux fois par jour. Et voilà qu'on l'enferme dans un château sens-dessus-dessous (vous savez ce que c'est ?).

Alors quand il fallait aller lui donner à manger, (elle avait de grands cheveux), on lui disait : « Tendez-moi vos beaux cheveux ». Elle tendait ses cheveux par la fenêtre, alors les gens s'agrippaient après ses cheveux pour aller lui porter à manger, puisque le château était sens-dessus-dessous, la cave était au grenier, vous comprenez ?

Et puis alors vlà que, un beau jour, il y a un galant qui passe. Il la voit tendre ses cheveux à la fée pour lui donner à manger. Il lui dit : « Tendez moi vos beaux cheveux ». Elle tend ses beaux cheveux et le galant est monté auprès d'elle.

La fille n'avait qu'un compagnon, un perroquet. Il a dit à la fée : « Le beau galant est venu, le beau galant est venu ». C'est comme ça que la fée s'en est aperçue.

Ils ont pu se sauver. Et la fée a dit comme ça : « Tu seras changée en tête de bique ». Alors la vlà qu'elle est changée en tête de bique. C'était du travail !...

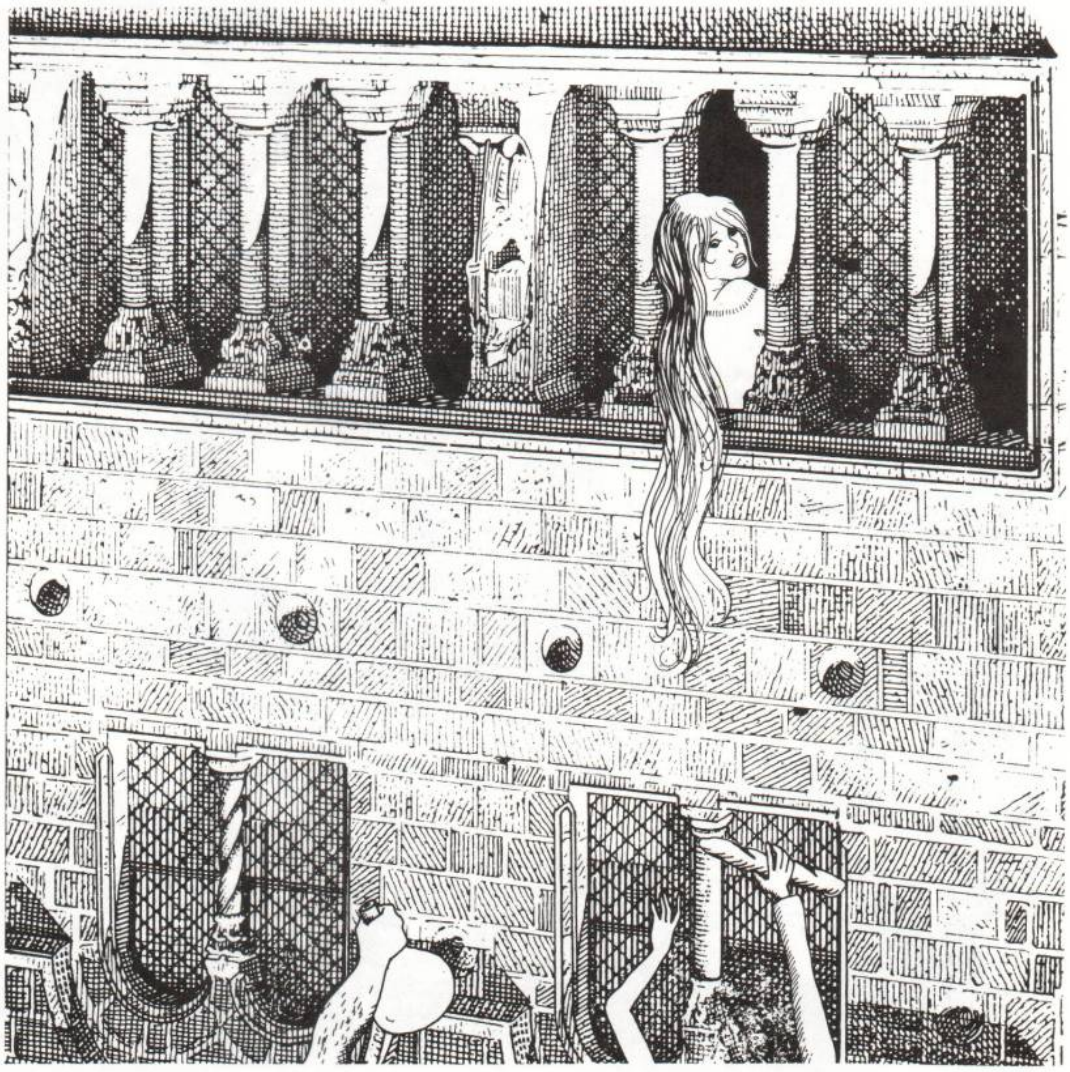
Et puis ma foi, après, la marraine elle doit avoir revenu en meilleurs sentiments. Y avait un truc d'anneau, une épreuve, un drap qu'il fallait entrer dans l'anneau qu'ils ont pu faire.

Alors, elle l'a fait remettre en beauté et ils se sont mariés.

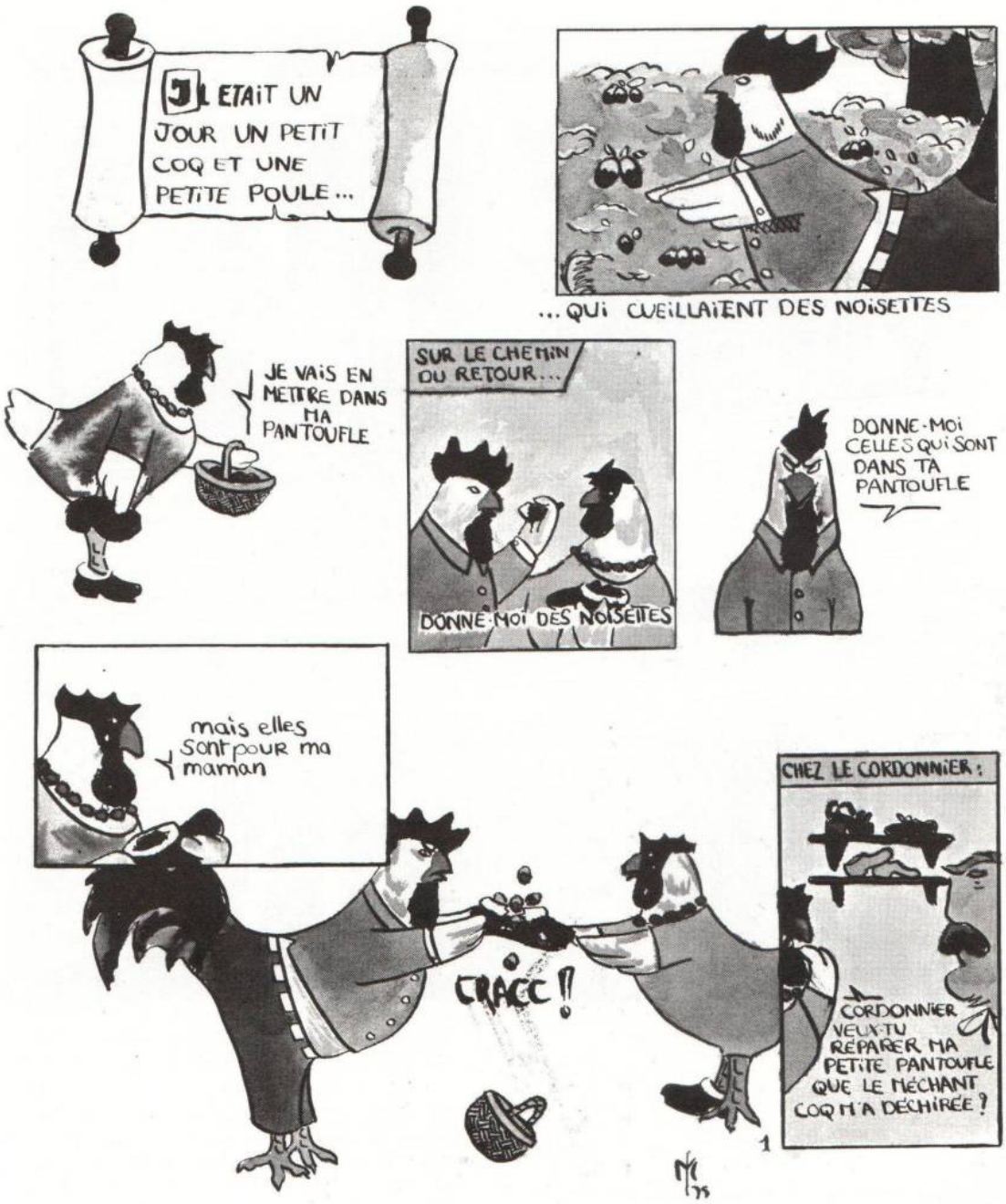
Conté par Madame Lasne
Loches-sur-Ource

Dans les Jasées du n° 37 de notre Revue, Monsieur Chaussin, de Landreville nous parlait du persil et Monsieur Louvrier de Villiers-le-Sec renchérit : « Ma mère — 72 ans — m'a dernièrement défendu de prélever un pied de persil pour le transplanter dans mon jardin. J'ai entendu conter qu'un parent s'était plaint qu'un des siens, élevé au séminaire, avait été féminisé pour avoir mangé de la cuisine bourrée de persil... »

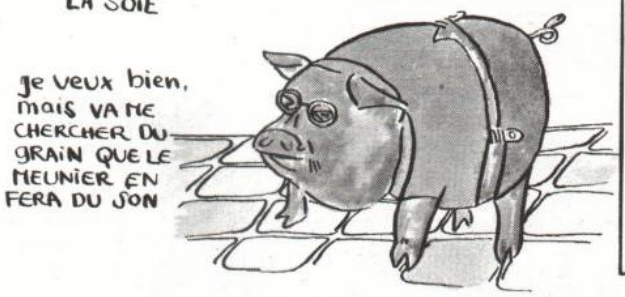
Notre conte ne concerne que des personnages féminins : la mère, des fées, une fillette. Devons nous noter cette coïncidence ?

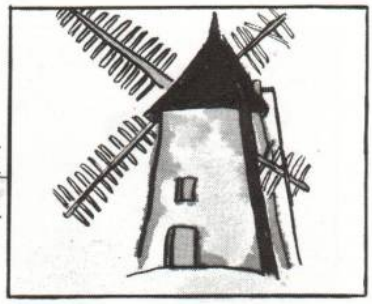


LA POULETTE ET SES NOISETTES

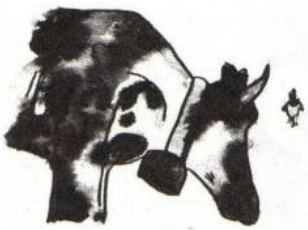


D'ACCORD, MAIS VA ME CHERCHER DE LA SOIE



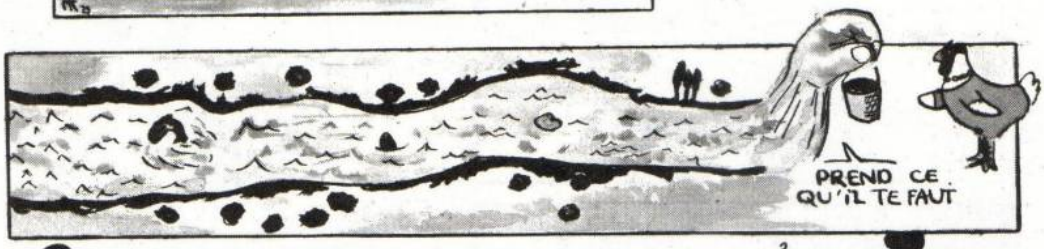


JE VEUX BIEN, MAIS POUR QUE CELA POUSSE, IL FAUT DU FUMIER.



VACHE, PEUT-TU ME DONNER DU FUMIER, POUR DONNER AU CHAMP, QUI ME DONNERA DU SON POUR DONNER AU MENIER QUI ME DONNERA DU GRAIN, POUR DONNER AU COCHON QUI ME DONNERA DE LA SOIE POUR DONNER AU CORDONNIER QUI RACCOMMODERA MA PETITE PANTOUFLE QUE LE MECHANT COQ M'A DÉCHIRÉE EN REVENANT DES NOISETTES ?

RIVIERE, RIVIERE, VEUX-TU ME DONNER DE L'EAU, POUR DONNER AU PRÉ, QUI ME DONNERA...



3

ALORS, LA PETITE POULE A PRIS DE L'EAU, QU'ELLE A DONNÉE AU PRÉ, QU'IL LUI A DONNÉ DE L'HERBE, QU'ELLE A DONNÉE A LA VACHE QU'IL LUI A DONNÉ DU FUMIER, QU'ELLE A DONNÉ AU CHAMP QUI LUI A DONNÉ DU GRAIN, QU'ELLE A DONNÉ AU MEUNIER QUI LUI A DONNÉ DU SON, QU'ELLE A DONNÉ AU COCHON QUI LUI A DONNÉ DE LA SOIE, QU'ELLE A DONNÉ AU CORDONNIER POUR RACCOMMODER SA PETITE PANTOUFLE QUE LE MÉCHANT A DÉCHIRÉE EN REVENANT DES NOISETTES.

MOITIE-DE-COQ

Il était une fois, une moitié de coq qui s'en allait au château. Sur sa route, il rencontre une rivière qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais te noyer.

— Oh ! non, rivière, ne me noie pas, entre dans mon derrière.

Plus loin, il rencontre un loup qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais te manger.

— Oh ! non, loup, ne me mange pas, entre dans mon derrière.

Plus loin encore, il rencontre un renard qui lui dit :

— Moitié-de-Coq, je vais t'étrangler.

— Oh ! non, renard, ne m'étrangle pas, entre dans mon derrière.

Moitié-de-Coq arrive au château. En le voyant, la bonne s'écrie :

— Ah ! voilà Moitié-de-Coq, je le mettrai ce soir dans la bergerie, nous verrons la tête qu'il fera. Elle l'y mit en effet et les moutons lui faisaient des misères. Alors, Moitié-de-Coq dit au loup : « Loup, sors de mon derrière, sans toi je suis Moitié-de-Coq perdu. » Le loup sortit et étrangla tous les moutons.

Quand la bonne vint, le lendemain matin, elle s'écria :

— Oh ! Moitié-de-Coq, ce soir, je te mettrai dans le poulailler. Elle l'y mit. Quand les poules virent le compagnon qu'on leur avait donné, elles se mirent à le becqueter ; alors lui, de dire au renard :

— Sors de mon derrière, sans toi je suis Moitié-de-Coq perdu.

Le renard sortit et étrangla toutes les poules. Quand la bonne vint, le lendemain matin, Moitié-de-Coq était seul perché.

— Oh ! malheureux Moitié-de-Coq, qu'a-t-il fait ? Ce soir, je lui ferai son affaire. Le soir, elle fit chauffer le four, puis elle mit Moitié-de-Coq dedans.

— Rivière, rivière, sors de mon derrière, sans toi, je suis Moitié-de-Coq perdu. La rivière sortit, inonda le four, et Moitié-de-Coq put se sauver.

Conté par Madame Morin
Revue des Traditions Populaires, 1891

TROIS POILS DU DIABLE

Il était une fois un garde-moulin et sa femme ; ils avaient déjà plusieurs enfants. Un jour, le mari voit une boîte dans l'eau ; il la retire à l'aide d'un grand crochet et trouve dedans un petit garçon qu'il rapporte à la maison.

— Tiens, ma femme, voilà un petit garçon que j'ai trouvé dans l'eau.

— Nous avons déjà tant l'enfants. Enfin je ne veux pas le laisser mourir ; nous l'élèverons.

Le gamin grandit. Il avait environ douze ans quand un gros négociant arriva chez ses parents adoptifs ? Il faisait un fort orage et il supplia la dame de lui donner à coucher dans sa maison.

— Nous ne couchons personne, lui dit-elle ; mais comme son mari est garde-moulin et qu'il passe la nuit dehors, je consens à vous recevoir.

— Vous avez là un bel enfant, dit le négociant en désignant l'abandonné que l'on appelait Jules.

— Il n'est pas à moi, mon mari l'a trouvé sur l'eau, dans une boîte, et nous n'avons pas voulu le laisser périr.

— Si vous voulez me le donner, madame, je suis riche, j'ai une belle petite fille ; je les marierai ensemble quand ils seront grands et je ferai leur bonheur.

La dame répond encore qu'elle ne peut consentir à cette séparation, car ses propres enfants ne sont pas aussi gentils que Jules.

On demande à celui-ci s'il veut bien s'en aller.

— Oui, répond-il, puisque ce monsieur veut faire mon bonheur.

Sa mère adoptive lui reprocha d'être un ingrat et dit que, du reste, il fallait attendre son mari, pour savoir ce qu'ils devaient faire.

Le mari, instruit de la chose à son retour, conclut que, puisqu'il y allait du bonheur de l'enfant, il fallait le laisser aller.

Sur la route, les deux voyageurs se trouvèrent un jour ennuités. Ils arrivent chez un ermite et lui demandent de les loger, vu l'heure avancée. L'ermite les accueillit et leur donna à souper.

Au cours du repas, il dit au négociant :

— Vous avez là un beau petit garçon.

— Cet enfant a été trouvé dans l'eau ; je l'emmène avec moi, je suis riche et je veux faire son bonheur.

L'ermite le félicita de cette bonne action et lui donna de quoi écrire une lettre à sa femme, près de laquelle il ne devait retourner que dans trois ans.

La lettre était ainsi conçue : « Ma femme, voici un petit garçon que je t'envoie ; je t'en prie, fais chauffer le four bien chaud et mets-le dedans. Je reviendrai dans trois ans. »

Puis il donna l'adresse à l'enfant pour qu'il aille porter la lettre à sa femme.

Le négociant posa la lettre sur la cheminée et se coucha. A 3 heures du matin, l'ermite se releva pour prier. Il vit la lettre et, comme elle lui parut suspecte, il la décacheta.

— C'est bien la peine, dit-il, en lisant le contenu, d'envoyer un enfant pour le faire brûler. Et, ayant détruit la lettre, il en fit une autre : « Ma femme, voilà un petit enfant que je t'envoie, fais en sorte qu'il soit bien gros et frais quand je reviendrai, dans trois ans. »

Quand les voyageurs furent levés, l'ermite leur donna à déjeuner, puis le négociant remit la lettre à l'enfant qui partit aussitôt.

Arrivé auprès de la dame, il lui dit :

— Madame, voici une lettre de votre mari ; il a dit que vous la lisiez ou la fassiez lire.

La dame reçut bien l'enfant. Elle le conduisit chez le tailleur et le fit habiller. On lui donna Julie la fille de la maison, pour compagne de ses jeux, et ils vécurent ainsi heureux pendant trois ans.

Au bout de ce temps, comme ils jouaient un jour dans le jardin, la jeune fille s'écria tout à coup : « Voilà papa ! » et elle courut l'embrasser. « Mais c'est papa aussi à moi », dit Jules, et il embrassa à son tour le voyageur.

Celui-ci, en le voyant, fronça le sourcil, et les ayant envoyé s'amuser, il alla trouver sa femme.

— Tu n'as pas fait ce que je t'avais commandé, lui dit-il ; tu mériterais que je le fasse à toi.

— Que m'as-tu donc commandé ? répondit-elle.

— Je t'ai commandé de faire chauffer le four bien chaud et de mettre l'enfant dedans.

— C'était bien la peine de m'envoyer un enfant pour le brûler. D'abord, je ne t'aurais pas obéi, et puis du reste tu ne m'as pas écrit cela. Regarde, voici ta lettre.

Le mari fut bien surpris et dit :

— C'est qu'il ne faut pas qu'il arrive du mal à cet enfant.

Jules et Julie continuèrent donc à vivre ensemble.

Quand le jeune homme eut 22 ans, il confia à sa compagne son intention de le demander en mariage.

— Je t'en supplie, ne demande pas cela, mon père te refusera.

— Si, je te demanderai.

— Tu ne m'auras pas.

Quand Jules eut exposé sa demande, le négociant lui demanda s'il se moquait de lui.

— Papa, je ne me moque pas de vous, vous me l'avez promise et nous nous aimons.

— Mais tu n'as rien.

— Vous le saviez bien en me prenant et cependant vous m'avez promis. Je travaillerai tant que vous voudrez, pour remplacer ce que je ne puis apporter.

— Eh bien ! si tu veux avoir ma fille, va me chercher trois poils sur l'estomac du diable.

— J'irai.

Julie attendait loin de la maison pour connaître la réponse. Quand elle connut les conditions acceptées par son amant, elle s'écria :

— Je t'en prie, n'y va pas, tu ne reviendras pas.

Mais lui :

— Je ne puis t'avoir sans cela. Je pars.

Il partit donc. Un jour, il arriva à la porte d'un château. Il frappa. On lui dit d'entrer et quand il l'eut fait :

— Que venez-vous faire par ici mon ami ? Vous allez vous perdre. Vous ne savez donc pas qu'à la quatrième porte demeure le diable ?

— Je le sais, madame, je vais chez lui.

— Si vous en revenez, mon ami, demandez donc au Grand Homme pourquoi nous avons un jet d'eau où l'eau ne vient pas, des arbres qui ne fleurissent pas et enfin un jardin où rien ne vient. Si vous pouvez me le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu, tâchez de revenir.

Il frappe ensuite à la deuxième porte, chez un monsieur et une dame qui lui disent d'entrer.

— Oh, mon ami ! Où allez-vous ? Vous mourrez car vous êtes bientôt chez le diable.

— Je le sais, madame, je vais chercher trois poils sur son estomac.

— Enfin, mon ami, si vous avez le bonheur de revenir, demandez donc au Grand Homme pourquoi notre fille nous a été enlevée sans que nous sachions où elle est. Si vous pouvez nous le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Le jeune homme frappe encore à la porte d'une vieille dame qui lui dit, quand il est entré :

— Oh ! mon ami, qu'allez-vous faire. Vous êtes perdu, la prochaine porte c'est le diable.

— Je le sais, madame, je vais arracher trois poils de son estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

— Mais vous n'en reviendrez pas.

— Oh si je reviendrai.

— Si vous revenez, demandez donc au Grand Homme pourquoi, depuis 18 ans, je ne puis sortir de ma chambre. Si vous pouvez me le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Jules frappa enfin à la dernière porte. C'est la servante qui se présenta et qui lui dit :

— Mais mon ami, que venez-vous faire ici ? Vous êtes chez le diable.

— Je le sais, mademoiselle, je viens chez lui. Il faut que je lui arrache trois poils sur l'estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

— Je les arracherai, moi.

— Vous lui demanderez pourquoi j'ai été enlevé à mes parents. Si vous me le dites, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent.

— Vous allez vous fourrer sous le lit de mon maître. Quand il rentre, il cherche partout de la cave au grenier, il n'y a que sous son lit qu'il ne cherche pas.

Le diable rentre un instant après :

— Oh Marianne, j'ai faim, j'ai faim.

— Vous allez souper mon bon maître.

Le diable prend sa chandelle et fait sa tournée habituelle, puis il soupe et se couche. Il ne tarde pas à ronfler. Alors Marianne porte au jeune homme une plume, du papier et de l'encre, afin qu'il puisse écrire tout ce que le diable dirait, puis elle arrache à celui-ci un poil sur l'estomac.

— Ah ! Marianne, Marianne, tu me fais mal.

— Mon bon maître, c'est que je rêve.

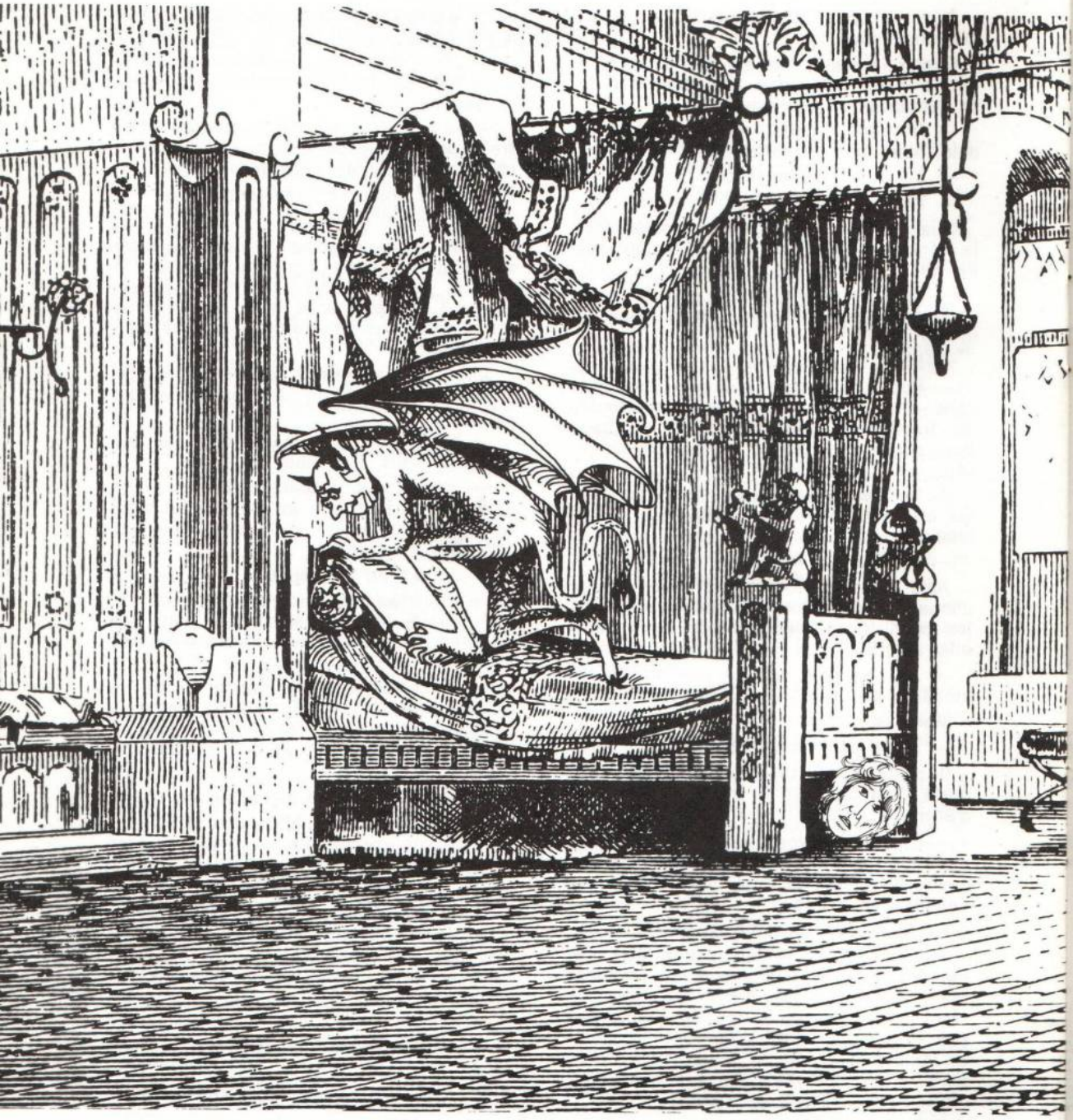
— Qu'est-ce que tu as donc rêvé ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'une ancienne dame et qu'elle me demandait pourquoi il y a 18 ans qu'elle ne pouvait sortir de sa chamvre.

— Vois-tu, Marianne, cette dame a un petit bâton blanc. Il faudrait qu'elle le donnât à la première personne qui passerait; la dame pourrait s'en aller et la personne qui aurait le bâton resterait à sa place.

— Je vous remercie, mon bon maître.

Quand le diable fut rendormi, Marianne porta le poil au jeune homme en lui disant :



— Mon ami, en voilà un, ne le perdez pas et écrivez bien tout ce que dit le diable.

Puis elle va arracher un deuxième poil.

— Oh, Marianne, Marianne, que fais-tu donc ? Tu me fais mal.

— Paix mon bon maître, c'est que je rêve.

— Mais que rêves-tu, rêveuse ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'un monsieur et d'une dame ; ils m'ont demandé pourquoi leur fille avait été enlevée.

— Vois-tu, Marianne, ce monsieur et cette dame, ce sont ton père et ta mère. Chez eux, il n'y avait pas de religion, pas de livres, pas d'images de la sainte Vierge et je t'ai enlevée. Je ne t'ai du reste pas fait souffrir ; tu n'es pas malheureuse avec moi. Pour que je te rende tes parents, il faut qu'on bénisse votre maison, qu'on plante un cierge au milieu de la chambre et qu'un prêtre vienne te chercher. Alors je te rendrai.

Il ajouta encore :

— Ne reviens plus m'éveiller car je te mettrais dans mon enfer et te ferais retourner par mes diablotins.

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne reviendrai plus.

Le diable se rendort aussitôt et ronfle de plus belle. La bonne porte le second poil au jeune homme et lui dit :

— Le dernier sera bien difficile à avoir. Enfin, elle va l'arracher.

— Mais, que fais-tu Marianne, je vais te faire retourner par mes diablotins.

— Oh, mon bon maître, je ne reviendrai plus, je ne reviendrai plus. C'est que voyez-vous, je rêvais.

— Mais que rêvais-tu ?

— Je rêvais que je passais à la porte d'un château et qu'on me demandait pourquoi il y avait un jet d'eau qui n'allait pas, des arbres qui ne fleurissaient pas et un jardin où il ne venait rien.

— Vois-tu Marianne, c'est qu'un seigneur est enterré près d'un arbre, à l'entrée du jardin. Il faudrait le retirer, l'enterrer en terre sainte, faire la procession autour du jardin, jeter de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin, et tout viendrait. Mais, ne viens plus m'ennuyer ou je te fourre dans mon enfer.

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne reviendrai plus.

Une fois le diable rendormi, Marianne porta le dernier poil au jeune homme, lui donna du pain et du bœuf à manger, du vin à boire et lui dit :

— Allez vous-en car s'il vous voyait il vous tuerait.

Jules repassa devant la porte de la vieille dame.

— Oh mon ami, vous voilà ! Avez-vous demandé pourquoi je ne peux sortir d'ici ?

— Oui madame, vous avez un petit bâton blanc, il faut le donner à la première personne qui passera.

— Mais, il ne passe personne par ici, je vais vous le donner à vous.

— Je n'en veux pas ; je vous enverrai quelqu'un. Et la dame lui donna trois chariots remplis d'or et d'argent.

Il alla alors chez le monsieur et la dame. Ils lui demandèrent aussitôt s'il savait pourquoi leur fille leur avait été enlevée. Et il répéta les paroles du diable, que chez eux il n'y avait pas de religion, pas même une image de la sainte Vierge ; qu'il fallait mettre un cierge au milieu de la chambre et aller chercher un prêtre qui bénirait la maison et irait demander la fille au diable, lequel la rendrait alors.

Sur la prière des parents, il attendit la fin de la cérémonie et Marianne revint, ce qui fait qu'il eut six chariots remplis d'or et d'argent.

Il entra ensuite au château, où on lui dit :

— Vous voilà, mon ami, avez-vous demandé pourquoi notre jardin ne produit rien ?

— Oui, c'est parce qu'un seigneur est enterré près d'un arbre à l'entrée du jardin. Il faut le déterrer, le mettre en terre sainte, puis qu'on jette de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin. Alors, le jet d'eau fonctionnera et les fruits viendront en leur saison.

Il accepta d'attendre que la cérémonie fut faite et vit aller le jet d'eau ; quant aux arbres, ce n'était pas encore l'époque de leur floraison. Les maîtres du château lui donnèrent aussi trois chariots remplis d'or et d'argent et il partit chez lui avec ses trésors.

Quand il arriva près de la maison, Julie était sur la porte ; elle aperçut le convoi.

— Oh papa, qu'est-ce que je vois donc qui brille ? Que c'est beau.

Ils ne comprenaient rien à ce spectacle, quand tout à coup Julie reconnut son fiancé et courut ouvrir les grandes portes. Elle était bien heureuse.

Le jeune homme dit au négociant, quand ils furent réunis :

— Maintenant, papa, vous me donnez Julie ?

— Sans doute, mais, dis-moi, si j'y allais, moi, en aurais-je autant ?

— Oui papa.

— Eh bien, j'y vais tout de suite, vous vous marierez à mon retour.

Mais il ne revint pas, car il prit le bâton blanc de la vieille dame, ce que voyant, les jeunes gens se marièrent sans lui.

Conté par Mme Morin, née en 1827.
Revue des Traditions populaires, 1890, p. 728.

L'OISEAU QUI DIT TOUT

Il était une fois, trois demoiselles qui causaient entre elles, devant leur fenêtre ouverte. L'une d'elles disait aux autres: « Si je me marie, j'aurai trois enfants. Le premier sera un beau garçon, le second une belle fille qui aura une étoile au front, et le troisième encore un beau garçon. »

Le fils du roi, qui passait à ce moment, entendit la conversation des trois sœurs ; il pénétra dans la maison. « Vous m'excuserez, mesdemoiselles, si je viens vous déranger, mais je viens d'entendre des paroles qui m'ont frappées et je prie celle de vous qui les a prononcées de vouloir bien les répéter devant moi. »

La jeune fille s'exécuta de bonne grâce et répéta ses paroles. Alors, le fils du roi la demanda en mariage. Elle eut beau protester de son humble origine et de sa pauvreté, le prince ne voulut rien entendre. Et, comme elle objectait encore qu'elle ne voulait pas abandonner ses sœurs, il décida qu'elles le suivraient à la cour. Il l'épousa.

Un jour, le prince, qui était devenu roi, dut partir à la guerre. Il confia sa femme à ses sœurs, auxquelles il recommanda d'en avoir bien soin, ainsi que de l'enfant qui naîtrait d'elle.

Le jour du terme arrivé, au lieu du beau garçon qu'elle attendait, on ne trouva près d'elle qu'un petit chien. On annonça cette nouvelle au roi qui en fut très contrarié, mais n'en laissa rien voir à son épouse quand il revint.

Il dut repartir une seconde fois alors que la reine était encore grosse. Il la recommanda de même à ses belles-sœurs en les priant de l'avertir aussitôt après l'accouchement. Cette fois ce fut l'arrivée d'un chat qu'on annonça au malheureux roi, lequel pardonna encore à son retour.

Enfin, la guerre l'ayant appelé de nouveau loin de son palais, pendant une troisième grossesse de sa femme, on lui annonça la naissance d'un second petit chien, ce qui le mit si fort en colère qu'il fit faire une grande cage de fer où on enferma la reine, qui y demeura exposée aux railleries de tout le monde.

Vers la même époque vivaient ensemble un vieillard et trois jeunes gens, dont une fille portant une étoile au front. Quand ces jeunes gens eurent atteint l'âge de quinze à vingt ans, le vieillard les réunit un jour et leur dit : « Mes chers enfants, vous m'appelez votre père, mais je ne le suis pas. Vous êtes d'âge, maintenant, à comprendre toutes choses. Sachez donc que je vous ai trouvés successivement tous les trois au même endroit, alors que vous étiez tout petits, et que je vous ai recueillis. Vous devez appartenir à une grande famille que, malgré mes actives recherches, je n'ai pu découvrir. Allez donc à votre tour par le monde, peut-être serez-vous plus heureux que moi. J'ignore aussi si cette jeune fille est votre sœur, mais je le crois et je vous conjure de la respecter comme telle.

Les jeuns gens quittèrent tous trois cette demeure et s'en allèrent à l'aventure. Le hasard les conduisit dans les environs du palais où le roi passait sa vie à pleurer son bonheur perdu.

Un jour il rencontra l'un des jeunes garçons et cette vue raviva sa douleur. « Hélas, pensait-il, voilà un beau garçon qui est à peu près de l'âge que devrait avoir le mien ; et moi, je n'ai qu'un chien. »

Un autre jour, il trouva la jeune fille sur sa route. « Voilà pourtant, se dit-il, comme devrait être ma fille ; elle aussi devrait avoir une étoile au front ; et moi je n'ai qu'un chat. »

Puis il vit enfin le deuxième garçon. « Voilà encore comme devrait être mon troisième enfant, au lieu du chien que m'a donné mon épouse. »

Les trois jeunes gens cherchaient toujours, mais en vain, leur famille. Las de cette incertitude, l'aîné dit un jour à sa sœur :

— Ma sœur, puisque nous ne pouvons pas découvrir nos parents, je vais consulter l'Oiseau qui dit tout.

— Mais malheureux, que vais-je devenir si tu ne reviens pas ? Je t'en prie, reste auprès de moi.

— Non, il faut que j'y aille. Il te reste ton frère. Tiens, prends ce chapelet ; si demain matin, il y a du sang après, c'est que je serai mort.

Le jeune homme partit. Sur sa route, il fut accosté par un passant qui lui dit :

— Où allez-vous, mon ami ? Sans doute voir l'Oiseau qui dit tout ?

Et, sur sa réponse affirmative :

— Prenez donc cette boule ; vous la jetterez, et là où elle s'arrêtera, vous vous arrêterez aussi. Vous verrez un champ pierreux au milieu duquel un arbre, et sur cet arbre l'oiseau dans sa cage. Allez droit à cette cage et faites bien attention de ne pas vous retourner, car vous seriez perdu comme tant d'autres.

Le garçon promet de suivre ces conseils et arrive à l'endroit indiqué. Mais à peine a-t-il mis le pied sur les cailloux qui entourent l'arbre que mille voix railleuses

se mettent à crier derrière lui. « Tiens, c'est un beau garçon aujourd'hui. Oh la la ! s'il s'imagine décrocher l'Oiseau qui dit tout ! L'aura... l'aura pas... » Bref, le jeune homme ne put résister à l'envie de voir d'où partaient ces voix ; il se retourna et tomba, aussitôt métamorphosé en un caillou qui alla grossir le tas de ceux qui jonchaient le sol.

Le lendemain, le chapelet de la jeune fille était taché de sang.

Alors le deuxième garçon partit aussi pour consulter l'Oiseau, malgré les supplications de sa sœur qui appréhendait pour lui, le sort de son frère.

Et de fait, il ne fut pas plus heureux dans son entreprise et resta également au pied de l'arbre. La jeune fille se voyant seule au monde, résolut d'aller à son tour tenter la réussite. Elle rencontra le même individu qu'avaient déjà vu ses frères et reçut de lui les mêmes avis. De plus, il lui annonça que, si elle le voulait, elle pouvait sauver ses frères et son père. Forte de cette promesse, la jeune fille suivit la boule jusqu'au bout du voyage. Un vacarme épouvantable accueillit son arrivée. « Oh ! mais c'est une belle fille à présent. Et avec une étoile au front s'il vous plaît. Bonjour la belle. C'est égal, ce n'est pas encore elle qui aura l'Oiseau. Il y en a de plus malins qui n'ont pas réussi. L'aura, l'aura pas. »

Quelqu'envie qu'elle en eût, la jeune fille ne se retourna pas. Sans se laisser intimider par tout ce bruit, elle marcha droit à l'arbre, monta les quelques échelons qui la séparaient de la cage et mit la main sur celle-ci. Toutes les voix se turent aussitôt. Alors l'Oiseau lui dit : « Va dans le petit bois qui se trouve près d'ici, tu y cueilleras une branche du laurier qui chante ; puis tu prendras, dans cette bouteille, de l'eau de la fontaine qui se trouve dans le bois : c'est l'eau qui danse ; tu en verseras une goutte sur chacune des pierres qui sont à tes pieds. »

La jeune fille accomplit toutes ces prescriptions et versa les gouttes d'eau sur les cailloux. Aussitôt surgirent en foule des hommes, des femmes, des cavaliers avec des chevaux qui tous étaient venus consulter l'Oiseau et n'avaient pu retourner chez eux. Elle trouva entre autres ses deux frères et le roi qui, lui aussi, avait voulu savoir la vérité sur les animaux qu'il avait eu de son union, au lieu d'enfants.

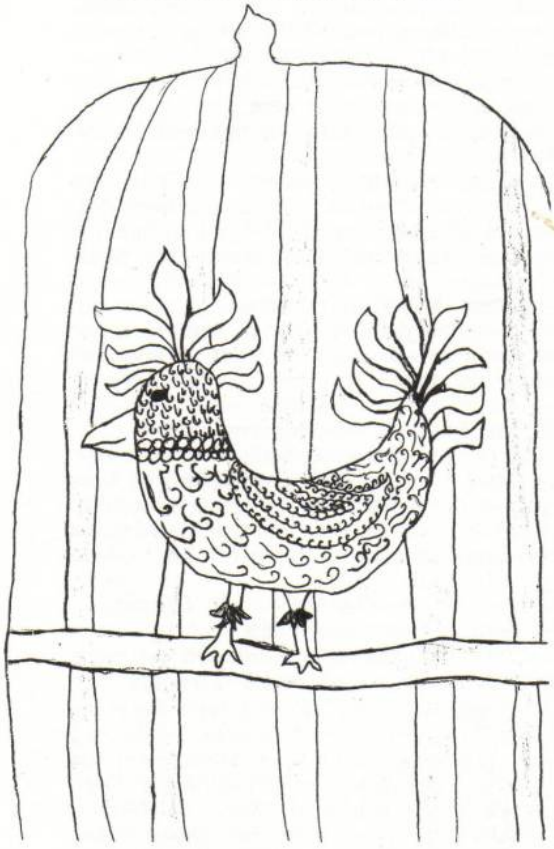
Le roi emmena sa libératrice à la cour avec ses frères et donna en son honneur un grand repas auquel assistèrent les deux sœurs de la reine, qui était toujours enfermée dans sa cage.

A la fin du repas, on mit le laurier sur la table et il se mit à chanter, au grand étonnement des convives ; puis l'eau qui danse n'eut pas un moindre succès. Enfin on apporta devant l'héroïne de la fête, l'Oiseau qu'elle avait su décrocher et elle l'invita à raconter tout ce qu'il savait.

Celui-ci parla en ces termes : « Il y avait une fois un roi qui dut partir partir par trois fois à la guerre, laissant à chaque fois sa femme enceinte aux mains de ses belles-sœurs. Mais celles-ci, qui étaient jalouses de la reine, au lieu des deux garçons et de la jeune fille ayant une étoile au front à qui elle avait donné naissance, placèrent à ses côtés deux chiens et un chat, et furent ainsi la cause que le roi furieux enferma sa femme dans une cage de fer. Quant aux enfants, ils furent recueillis par un homme qui les fit instruire et qui, quand ils furent grands, les envoya à la recherche de leurs parents. Roi, vos enfants sont dans cette salle ; jeunes gens, voici votre père, et votre mère gémit dans sa captivité.

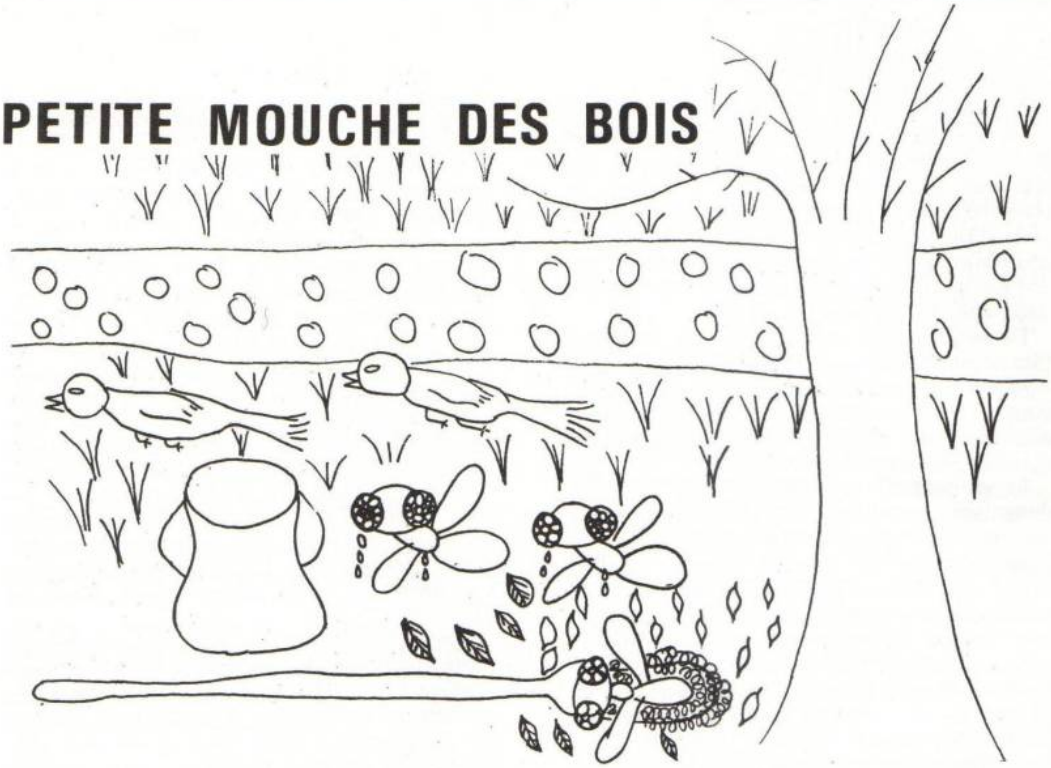
A ces mots, les jeunes gens tombèrent dans les bras du roi, qui pleurait en les embrassant. Il fit aussitôt mettre la mère en liberté et implora à genoux, le pardon de sa cruauté. Puis, pour punir ses belles-sœurs de leur perfidie, il les fit mettre dans une cage de fer et celle-ci sur un bûcher qui consuma bientôt les auteurs de tant de larmes.

J'ai passé par la porte de Paris
J'ai marché sur la queue d'une souris
Elle a fait tui, tui
Et mon petit conte, il est fini.



Conté par Mme Morin, âgée de 63 ans.
Revue des Traditions Populaires, 1890, p. 735.

PETITE MOUCHE DES BOIS



Vous connaissez le grand tilleul de la place ? C'est là qu'habitait la petite mouche des bois.

Celle-ci avait une nombreuse famille, une famille de petits « moucherons », et pour eux, elle était obligée, chaque été, de faire des confitures.

Un beau jour qu'elle tournait ses confitures, voilà-t-il pas qu'elle glissa et tomba au beau milieu de sa cuillère à pot.

Ce fut la désolation. Tous les petits « moucherons » pleuraient.

— Que se passe-t-il ? demandent les oiseaux ?

— C'est la petite mouche des bois qui s'est noyée dans sa grande cuillère à pot.

— Jetons nos plumes, disent les oiseaux.

— Que se passe-t-il ? disent les branches.

— C'est la petite mouche des bois qui s'est noyée dans sa grande cuillère à pot et les oiseaux donnent leurs plumes en signe de deuil.

— Donnons nos feuilles.

Et les feuilles tombent sur le sol.

— Que se passe-t-il ? demande l'herbe.

— Mais c'est la petite mouche des bois qui s'est noyée dans sa grande cuillère à pot. Les oiseaux se sont déplumés, les branches ont donné leurs feuilles, en signe de deuil.

— Je vais me dessécher, dit l'herbe.

Et l'herbe s'est desséchée.

— Que se passe-t-il ; comment se fait-il que l'herbe jaunisse ? dit la rivière.

— C'est la petite mouche des bois qui s'est noyée dans sa grande cuillère à pot, les oiseaux se sont déplumés, les branches ont donné leurs feuilles, et l'herbe s'est desséchée en signe de deuil.

— Alors, je veux bien me priver d'eau.

Et l'eau ne coule plus dans la rivière.

A ce moment vient Janeton, pour prendre l'eau, avec sa cruche, dans la rivière.

— Que se passe-t-il, il n'y a plus d'eau ?

— C'est la petite mouche des bois qui s'est noyée dans sa grande cuillère à pot, alors les oiseaux se sont déplumés, alors les branches ont donné leurs feuilles, alors l'herbe s'est desséchée, et l'eau ne coule plus, en signe de deuil.

Et Janeton s'en est retournée, dire à sa maman pourquoi la rivière n'avait plus d'eau.

Et la maman s'est fâchée qu'on n'ait pas plus vite pensé qu'il fallait retirer la petite mouche des bois de sa grande cuillère à pot. Ce qu'on a fait aussitôt.

Heureusement, la petite mouche des bois n'était pas morte.

Alors,

la rivière a retrouvé son eau,
l'herbe a reverdi,
les branches ont repris leurs feuilles
les oiseaux se sont remplumés,
et les « moucherons » se sont consolés.

Une cuillère pour la petite mouche des bois,
Une cuillère pour les moucherons qui pleurent,
Une cuillère pour...

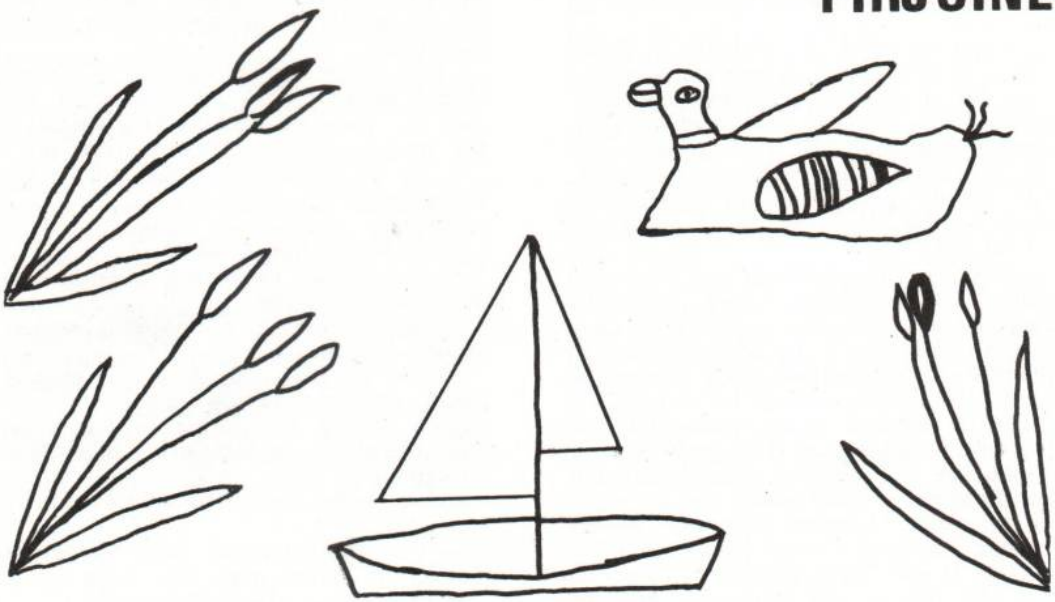
Ainsi, à Chalette les enfants mangeaient-ils la soupe, en entendant raconter l'histoire de la petite mouche des bois qui tournaient les confitures avec une grande cuillère à pot.

Mlle Vilchair, 29 novembre 1968.

Nous rapprocherons cette histoire de celle, parue dans les Cahiers haut-marnais, n° 47 (4ème trimestre 1956), intitulé : « La ratote est morte », dont le processus est identique :

La ratote est tombée dans la bouillie,
le chaton pleure,
le chien aboie,
le loup hurle,
la charrette recule,
l'arbre se dessèche,
la pie se déplume,
la fontaine tarit,
la petite fille casse sa cruche,
...et reçoit une bonne correction.

FIRJOINE



Il était une fois le fils d'un roi qui vivait chez son père ; il avait déjà seize ans et on ne voulait rien lui apprendre. Un jour, un pauvre vint lui demander l'aumône. Le fils du roi dit à la bonne :

— Pourquoi donnes-tu de l'argent à cet homme ?

— Mon prince, c'est parce qu'il n'en a pas.

— Mais pourquoi n'en a-t-il pas ?

— Parce qu'il n'est pas riche.

— Pourquoi n'est-il pas riche ?

— Parce qu'il y a des pauvres et des riches. Il y en a qui ont de l'argent et d'autres qui n'en ont pas.

— Comment se fait-il que tout le monde n'a pas de l'argent ?

— Mon prince, ça ne peut être autrement, il y aura toujours des pauvres et des riches.

Alors le prince se dit : « On ne veut rien m'apprendre, je m'en irai. » Quand il eut amassé un peu d'argent, il partit. Il ne savait où aller et marcha bien longtemps. Enfin, à la nuit, il vit une petite maison. Comme il était épuisé de fatigue, il y entra et trouva une dame et une jeune fille. La dame ne voulait pas le recevoir, lui disant : « Mon ami, vous êtes ici chez un ogre ; s'il vous trouve, il vous mangera ».

— Oh ! madame, je vous en supplie : je suis très fatigué, couchez-moi ». La dame lui donna à souper, puis le fit coucher. Quand l'ogre rentra, il dit : « Ça sent la chair fraîche ici ».

— J'ai couché un jeune homme. Je t'en prie ne le mange pas. Tiens, voilà un veau, mange.

L'ogre mangea puis se coucha. Etant au lit, il dit à sa femme. « Demain, je ferai travailler le jeune homme ». Le lendemain en effet, l'ayant fait lever, il lui demanda comment il s'appelait.

— Je m'appelle Gauthier.

— Eh bien, Gauthier, suis-moi.

L'ogre le mena près d'une rivière, fit un petit trou à côté et lui dit : « Il faut que ce soir la rivière soit passée par ce petit trou ».

Gauthier se mit à travailler, mais il ne faisait pas entrer beaucoup d'eau. A neuf heures, la jeune fille lui apporta à manger. Elle s'appelait Firjoine. Gauthier lui dit : « Je suis désolé Mademoiselle ; votre père veut que je fasse passer la rivière dans ce petit trou d'ici à ce soir ; mais je suis déjà fatigué, et il en est passé à peine quelques seaux. Jamais je n'y arriverai.

Or Firjoine était fée. Elle dit à Gauthier : « Mangez et ne vous occupez de rien ». Puis élevant sa petite baguette :

— Par la vertu de ma petite baguette, je veux que la rivière soit tarie à l'instant. » Aussitôt la rivière fut tarie au grand ébahissement de Gauthier, à qui Firjoine dit encore :

— Votre ouvrage est fini, reposez vous; mais ne rentrez pas avant ce soir et dites à mon père que c'est fini.

Quand Gauthier rentra, l'ogre lui dit : « Eh bien jeune homme, où en êtes-vous ? — C'est fini — Très bien, soupez et couchez-vous ».

Dans la nuit, l'ogre dit de nouveau à sa femme : « J'ai encore de l'ouvrage pour lui demain. Le lendemain matin, l'ogre appelle Gauthier : « Levez vous vite et suivez-moi ». Il l'emmène dans un grand bois, lui donne des outils et lui dit : « Il faut que ce bois soit abattu ce soir ».

Gauthier se mit à la besogne. A neuf heures, il n'en pouvait déjà plus et n'avait pas encore abattu un arbre. Quand Firjoine lui apporta son déjeuner, elle le trouva tout en nage. Il lui dit : « Mademoiselle, j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je

n'ai pas encore abattu un arbre et votre père veut que tout ce bois soit coupé ce soir. »

— Asseyez-vous répondit-elle, et déjeunez. » Puis, prenant sa petite baguette :

— Par la vertu de ma petite baguette, je veux que ce bois soit abattu à l'instant ». Et le bois, tout à coup, se coucha sur le sol. Gauthier était bien heureux. Elle lui dit encore de ne pas revenir avant le soir et de dire à son père que c'était fini.

Les choses se passèrent tout comme la veille. Le lendemain, l'ogre emmenait Gauthier bien loin, auprès d'un pont où il faisait grand vent. Il lui donna un sac de plumes et lui ordonna d'en couvrir le pont sans que ce dernier fut mouillé.

Quand Gauthier posait quatre plumes, il s'en envolait six, et il ne pouvait venir à bout de rien. A vrai dire, il comptait sur Firjoine et avec raison car un signe de la petite baguette fit en un instant ce que Gauthier n'aurait jamais pu faire.

Dans la nuit, l'ogre dit à sa femme « Je n'ai plus rien à faire faire au jeune homme ; demain je le croquerai ».

Firjoine qui écoutait toutes les nuits ce que disait son père, ayant entendu ces mots alla doucement éveiller Gauthier.

— Habillez-vous vite et sortez d'ici, mon père veut vous manger. Elle prit ensuite deux fèves qu'elle mit dans le feu en disant : « Mes petites fèves, répondez jusqu'à ce que vous soyez cuites ! Puis elle fit monter Gauthier sur un mulet, y monta également et ils partirent.

Quelque temps après, la mère de Firjoine éveilla son mari.

— Mon homme, je rêve !

— Qu'est-ce que tu rêves ?

— Je rêve que Gauthier emmène Firjoine.

— Tu m'ennuies, appelle-les.

La mère appelle Firjoine. « Maman » répond une petite fève.

Elle appelle Gauthier : « Madame » fait l'autre fève.

— Tu vois bien qu'ils sont encore là dit alors l'ogre. Dors et laisse moi tranquille. Une heure après, la mère rêvait encore. Mais à ses appels les petites fèves répondirent comme la première fois.

La mère se réveilla une troisième fois, un peu plus tard, et appela encore les deux fugitifs, mais les fèves étaient cuites et cette fois ne répondirent pas.

Alors elle se leva et alla voir dans les lits où il n'y avait personne. Ce que voyant, elle dit à son mari : « Lève toi vite et va les chercher avec tes bottes de sept lieues. L'ogre partit aussitôt en disant : « Si je les trouve, je croquerai Gauthier. » Avec ses grandes bottes l'ogre allait vite. Firjoine le vit venir de loin et dit : « Nous sommes perdus, voilà papa. » Et Gauthier d'ajouter : « Il va me croquer ».

Mais Firjoine ayant pris sa petite baguette commanda : « Par la vertu de ma petite baguette, je veux que le mulet se change en jardin, Gauthier en rosier et moi en abeille. » Ce qui eut lieu immédiatement.

L'ogre arriva en cet endroit ; il était fatigué et se reposa dans le jardin, auprès du rosier où l'abeille bourdonnait à ses oreilles. Puis il retourna chez lui :

— Tu ne les as donc pas vus lui dit sa femme ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu as vu ?

— J'ai vu dans un endroit un jardin que je reconnaissais pas.

— Mais, imbécile, ça les était, retournes-y bien vite.

L'ogre retourna, mais ne trouva plus le jardin et continua de courir. Firjoine l'ayant aperçu transforma le mulet en pilier, Gauthier en tableau et elle-même en Lapon.

L'ogre passa auprès et, s'adressant au Lapon :

— Dis donc morveux, as-tu vu passer par ici un mulet avec une belle jeune fille et un beau garçon ?

— Oui, mais ils sont déjà loin.

L'ogre s'en revint. Sa femme l'interrogea.

— On les a vus passer, répondit-il, mais moi je ne les ai pas vus.

— Donne-moi tes bottes, fit-elle alors, tu es un imbécile. Je vais y aller.

Elle partit et rattrapa bientôt les fugitifs ? Firjoine, en la voyant s'écria :

— Ah Gauthier, nous sommes perdus, voilà maman, elle est plus méchante que papa. Elle nous trouvera.

Puis elle dit : « Par la vertu de ma petite baguette, je veux que le mulet se change en rivière, Gauthier en bateau et moi en cane ». La mère passe, elle voit la rivière, le bateau et la cane, mais sachant bien que c'est ceux qu'elle cherche, elle dit :

— Firjoine, veux-tu venir ?

— Coin, coin, fut toute la réponse de la jeune fille.

— Je sais que c'est toi Firjoine, je veux que tu reviennes.

— Et coin, coin, coin, et coin, coin, coin, coin.

— J'ai ta petite baguette ; si tu ne veux pas revenir, je la garde et tu ne pourras plus revenir en fille.

Alors Firjoine : « Je m'en irai si tu me promets de ne pas emmener Gauthier que papa veut manger. »

La mère l'ayant promis, le mulet, Gauthier et Firjoine reprirent leurs figures naturelles. Gauthier revint à la cour du roi son père qui fut bien heureux de le voir revenir, mais il tomba malade tout aussitôt.

Firjoine, de son côté, s'ennuyait beaucoup ; elle partit de chez son père et vint chez le roi où elle se présenta et fut acceptée comme lingère.

Le fils du roi était toujours bien malade. Les médecins n'y pouvaient rien, ils

disaient qu'il fallait tâcher de le distraire. On fit venir les princesses les plus spirituelles, elles faisaient toutes sortes de singeries autour de lui, mais rien ne pouvait le séduire. Les médecins déclarèrent que si on ne parvenait pas à le distraire, il était perdu.

On fit venir d'autres demoiselles qui n'eurent pas plus de succès que les premières. Alors les médecins, persévérant dans leurs dires, un employé de la cour fit savoir, pour se moquer, qu'il y avait une petite lingère qu'on pouvait faire appeler. Le roi y consentit et comme on lui faisait remarquer que là où des princesses avaient échoué, une lingère n'avait aucune chance de réussir, il dit :

— Je veux qu'elle vienne ; elle ne fera toujours pas plus de mal que les autres.

Firjoine vint donc en présence du médecin. Tout à coup, voilà qu'une petite rivière apparaît dans la chambre du fils du roi, et puis une petite cane qui faisait : coin coin coin... Le roi croyait rêver et ne comprenait rien à cela, mais son fils riait aux éclats en disant :

— C'est ma Firjoine, c'est ma Firjoine, c'est un tour de ma Firjoine.

Le médecin restait stupéfait. Firjoine redevint en fille et Gauthier la mangeait de caresses et riait comme un fou. Le médecin déclara que le jeune homme était guéri, mais que s'il ne se mariait pas avec la jeune fille, il ne survivrait pas.

Le roi qui ne voulait pas voir mourir son fils l'envoya demander la main de Firjoine. L'ogre n'avait plus envie de le manger et ils se marièrent.

Conté par Mme Morin
Revue des Traditions populaires 1892, p. 27.

En parcourant cette revue, il nous semble retrouver les « Contes de Perrault ». Blanche-neige, les nains, l'ogre, la fée. Et bien d'autres sont au rendez-vous.

Il ne s'agit pas que d'une simple coïncidence. Charles Perrault auteur des « Contes de ma Mère l'Oye », avait d'abord patiemment écouté les conteurs populaires du XVIIe siècle et il se trouve que, parmi toutes les histoires qu'il entendit, seuls certains contes lui ont semblé devoir être protégés de l'oubli.

J'ignore s'il portait « un manteau de lumière » qui lui permettait de faire aussi aisément cette distinction mais, tous ceux qui furent par lui retenus sont des contes-à-clef dont le sens réel est indépendant de la signification apparente. Faire une analyse détaillée est présentement impossible. Chaque objet, chaque sujet donne l'équivalence d'un symbole dont l'interprétation est modulée par le contexte. Encore faut-il connaître parfaitement tous ces symboles et je me garderai bien de m'en prévaloir.

Ecoutez le « Marchand de balais » qui se nommait « Grillo ». « Grillo » ? Il s'agit d'un « grillon » en patois bien sûr. Mais c'est aussi par ce mot que l'on désignait les « sorciers », les « devins » et les « grelots ». Au fait, savez-vous que le grillon est un porte-bonheur, que le son des grelots a un pouvoir exorcisant et purificateur et que le « balai » est un symbole de puissance ? Pas étonnant que ce petit bonhomme ait pu si aisément retrouver l'alliance de la dame : un « anneau », signe du savoir, symbole de l'union, qui « joint » le Ciel et la Terre.

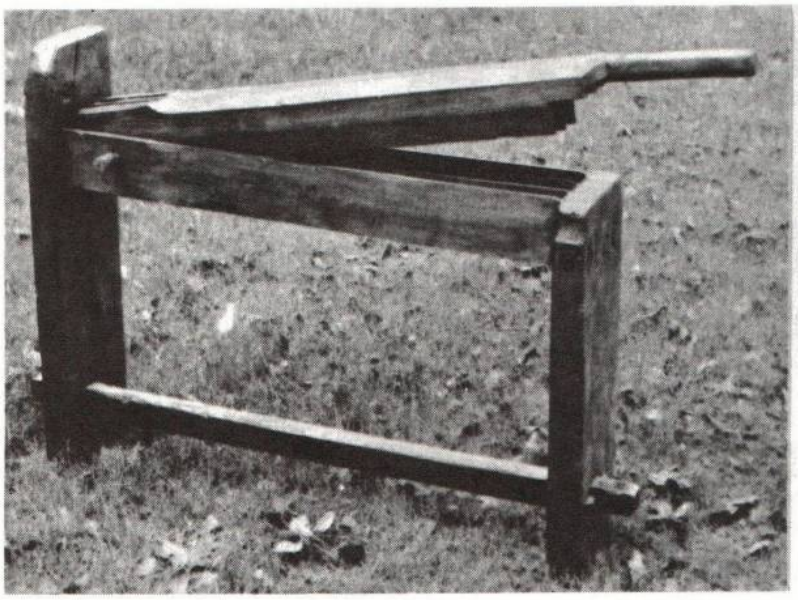
Mais cette histoire d'anneau perdu puis retrouvé dans le ventre d'un animal, il me semble qu'un nommé Salomon m'en a déjà parlé...

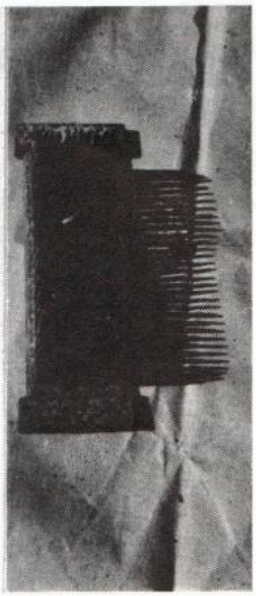
G. Roy

BEL EN CHÉ

Qu'est-ce qu'on met en terre,
Qu'on retire de terre,
Qu'on met dans iau,
Qu'on retire de iau,
A qui on casse les os,
Pour avoir la peau ?

LE CHANVRE





Dans bien des endroits humides de notre Champagne, on trouvait autrefois des chènevières. Chaque ménage possédait au moins une parcelle de ce terrain consacré à la culture du chanvre. Et chacun tenait à récolter la quantité de cette plante qui lui était nécessaire pour renouveler le linge de la famille, préparer le trousseau des enfants et tisser l'étoffe qui devait le vêtir.

Culture du chanvre

Le chanvre demandait une terre fertile, de bons soins culturaux, du fumier, et beaucoup de main-d'œuvre.

On le semait dans les premiers jours de mai et, dès le mois d'août, on voyait fleurir le chanvre mâle alors que le chanvre femelle, porteur de graines, ne venait à maturité qu'un mois plus tard.

On l'arrachait à la main, dès que les fleurs mâles étaient fanées, et quand les grains de chènevis commençaient à durcir.

On liait alors les tiges par petites bottes ou poignées que l'on dressait en *boufines*. Le tout séchait alors pendant quelques jours.

Préparation

Ces bottes étaient ensuite débarrassées de leurs feuilles par battages successifs et mises à rouir par immersion dans des *roises* où on les laissait 15 à 20 jours pour les tiges mâles et 20 à 31 jours pour le chanvre femelle, selon la température de l'eau.

Le chanvre commençait alors à pourrir et on le retirait pour le laisser sécher au soleil et le battre ensuite avec un maillet afin de séparer les bonnes fibres des mauvaises. C'était le *teillage*.

La filasse

Les mauvaises fibres, sous les coups redoublés du maillet, se réduisaient en petits fragments appelés chènevotes. Restait la filasse que les *bouilleurs* peignaient.

Par le peignage, ils obtenaient : la *poupée*, le fil le plus long, le plus fin, le plus soyeux ; l'*étoupe*, réservée à la toile à sac ; et la *patte* ou déchet, provenant du pied de la plante, souvent destinée à la fabrication des cordages.

Le fil

Mais le chanvre n'était pas au bout de sa toilette lorsqu'il était réduit en filasse. Il fallait le transformer en fil. C'étaient les femmes qui étaient chargées de cette besogne pendant les longues soirées d'hiver. Elles avaient à la ceinture une quenouille à l'extrémité de laquelle était attaché un fragment de filasse qu'elles tordaient entre deux doigts humectés de salive et qu'elles enroulaient avec la main gauche autour d'une bobine nommée fuseau.

Plus tard on employa le rouet. Cet instrument se composait d'une petite roue manœuvrée avec le pied par une pédale semblable à celle du rémouleur. Cette roue faisait tourner la bobine autour de laquelle venait s'enrouler le fil.

Il n'y avait plus qu'à faire, avec ce fil, de la toile.

C'était le travail des tisserands.

Glossaire

Balures : brins de chanvre ramassés à l'aide du râteau (Ram.)

Borde : pile de *mè-nvaux* de chanvre frais cueilli. (B). Van Gennep, « Manuel de Folklore contemporain », précise que dans *feu de borde, borde* ne peut signifier maison. Jossier, « Histoire de Saint-Lupien », signale à l'article *bordons :* « feux qu'on allume dans la campagne le premier dimanche de carême ou dimanche des brandons ».

Bouchon de chanve : poignée de chanvre, espèce de petite gerbe. (B)

Boufine : tas de 21 poignées de chanvre fraîchement arraché. (Ram.)

Bouilleur : peigneur de chanvre. (G. Ram.)

Bouiller : transformer le chanvre en filasse. (G.)

Boura : grosse toile de chanvre obtenue avec la partie la moins fine de la filasse. Se dit aussi *téla.* (B)

Couchon d'étoupe : petit rouleau de filasse préparé pour être fixé à la quenouille. (B)

Chanve : chanvre.

Chanveu et *chanvou :* filandreux, ligneux.

Coudé et coudlon : un des brins qui, tordus, constituent la corde ou la ficelle.

Coudler : cordeler, faire de la ficelle à la main. (B) *I coudeule.*

Chè-nvou : chènevis, graine de chanvre. (B)

Chè-nveuille : paille de chanvre. (Lang.)

Dée : la quantité de chanvre que le doigt peut contenir en teillant. (B)

Digne (Ram) et *dingne* (B) : tige, brin de chanvre roui.

Echanvé : une ficelle *échanvée* est une ficelle qui s'effiloche. (H-M)

En-mâcher : lier le chanvre en *mâches* avant de le mettre en rôge. (B)

Emourettes : petites boules d'étoupe représentant amoureux et amoureuses, auxquelles on met le feu pour connaître, en cas de rivalité, celui ou celle qui l'emportera. (B). On place l'amoureux au centre et les amoureuses à proximité ; on allume l'amoureux ; la première des amoureuses qui s'enflamme aura la préférence.

Epater : quand le chanvre est arraché, séparer les racines de la tige.

Epatures : rognures de chanvre, débris de chènevières. (B) C'est avec les *épatures* qu'on couvrait les *boufines* pour mettre la graine à l'abri de la convoitise des moineaux.

Echvote ou *éjvote :* écheveau. (B)

Epoulo : petite bobine de fil. (B)

Feulaine et *feuline :* feu de paille de chènevottes qu'on allumait autrefois sur la place publique, le premier dimanche de carême, pour brûler carnaval. (B.G. Arc.)

Feurteu (Baln. Cel. Merr.) et *feurtou* (B) : peigneur de chanvre.

Feurter : peigner le chanvre. Par extension, user, élimer, en frottant.

Feusée : la quantité de fil nécessaire au fuseau. (B) Il faut six *feusées* pour une *éjvote.*

Feuzlote : petite *feusée.* (B)

Founet : feu que les femmes réunies pour *tiller* le chanvre, allumaient dans la rue, avec les chènevottes. (Ric)

Gremets : (Ram) Comme *grè-mlets.*

Grè-mlets : bouillie faite de lait et de morceaux de pâte. (Arc. Marne). Il était d'usage de régaler les *teilleurs,* avec des *grè-mlets,* le dernier soir de leur ouvrage. La soirée des *grè-mlets* se terminait par des jeux et des danses.

Mâche : grosse gerbe de chanvre, prête à être mise dans la rôge.

Mâchon : botte de chanvre roui. (G.VT)

Manvée : ce que l'on peut tenir de chanvre dans la main, en le *tillant.* (G)

Matri, chanvre matri : brins de chanvre desséchés, fanés, morts dans la chènevière avant complète maturité. (B)

Mèche : botte de chanvre composée de trois *nuviaux* liés ensemble avant rouissage. (Ram) Voir *mâche.*

Mè-nvau : (Land) Voir *meu-nvée.*

Meu-nvée ou *meu-nviau :* poignée de chanvre liée et disposée pour être mise en *mâche.* La *mâche* se compose d'une vingtaine de *meu-nvaux.*

Nuviau : petite botte de chanvre. (Ram)

Œuvre : la partie la plus fine du chanvre peigné. (B)

Pairou : colle de pâte dont les tisserands se servent pour apprêter leur fil.

Poupée : la partie la plus fine du chanvre peigné. (B)

Rôge : fossé, mare... où l'on rouit le chanvre.

Roise : bassin dans lequel on rouit le chanvre. (G., VT, FO, Ram.)

Téla : voir *boura.*

Tilloter : briser. Se dit seulement d'un corps ligneux. (Ram)

Tille : partie de l'écorce d'un brin de chanvre. (B)

Tiller : teiller, casser le brin de chanvre pour en détacher l'écorce. (B)

(Arc) Arcis-sur-Aube - (B) Baudoin, Glossaire de la Forêt de Clairvaux - (Cel) Celles-sur-Ource - (FO) Forêt-d'Othe - (G) Grosley, Ephémérides - (HM) Haute-Marne - (Land) Landreville - (Lang) Langres - (Merr) Merrey-sur-Arce - (Ram) Ramerupt (VT) Vocabulaire troyen.

Cf Revue du Folklore de l'Aube, n° 2, p. 42.

JASÉES

Participation à la vie de la Safac

Une de nos fidèles adhérentes nous écrit ceci :
« Nos voisins ont vidé leur grange et s'apprêtaient à se débarrasser d'un banc à planer. Mon mari a pensé que cela vous intéresserait et le leur a demandé pour vous. Ils nous ont remis aussi un boisseau et un peson. Nous les avons déposés dans notre grange avec le râteau, la fourche à foin et le cadre pour couvre-pieds dont je vous avais parlé. Vous pourrez les prendre quand vous aurez l'occasion de venir par ici ».

Nous la remercions vivement d'avoir su prendre sa part des préoccupations de notre association et lui avons signalé que le banc à planer pourrait bien trouver sa place dans l'exposition qui sera réalisée à Essoyes pour la Fête du champagne, en août prochain, et que les photographies du boisseau et du peson pourront illustrer le numéro que prépare pour la Safac, un jeune collègue instituteur, et qui aura pour sujet les poids et mesures d'autrefois.

La lessive

Merci à tous les amis qui ont bien voulu répondre à l'enquête qui accompagnait le rappel de cotisation 1975. Réponse succincte ou détaillée, chacune nous apporte, qui un renseignement utile, qui une confirmation. Toutes sont d'un intérêt exceptionnel. La grande famille de la Safac s'est manifestée à cette occasion puisque plus de 80 de ses membres ont accepté de nous dire ce qu'ils savaient de « la lessive aux cendres ».

Eaux mystérieuses

Madame Martin nous précise que l'eau de la fontaine de Maizières-lés-Brienne passait autrefois pour guérir de la fièvre ainsi que des coliques néphrétiques.

Pour la Haute-Marne, voici une liste des fontaines guérissantes, que nous pourrions compléter à l'occasion.

ARIGNY. Fontaine St Jean. Fièvre.
CONDES. Fontaine St Gengoul ?
COURCELLES-sur-BLAISE. St Didier prit de l'eau de la fontaine qui porte son nom pour guérir une pauvre lépreuse. Chapelle.
TREIX (MECHINEX). L'eau jaillissait sous l'autel de la chapelle dédiée à la Vierge. Celle-ci y a fait des miracles dès le XVIe siècle.
MOIRON. Fontaine St Evrard dont l'eau est souveraine pour qui est habituellement sujet aux maux de tête.
PRESLES. Chapelle Notre-Dame et source miraculeuse.
CHOISEUL. On éprouvait la vertu des filles et des femmes en leur demandant de plonger le bras dans l'eau de la fontaine St Gengoul. Les coupables le retiraient couvert d'ulcères.
SAINT-MANGE. Fontaine près d'un ermitage, dont les eaux passaient pour miraculeuse.
POINSON-lés-FAYS. La fontaine St Perregrin avait la propriété de guérir les fièvres.
VECQUEVILLE, ferme de SOSSA. En frappant du pied, sainte Anne fit jaillir une fontaine en ce lieu pour désaltérer la Ste Vierge qu'elle accompagnait. On allait consulter cette fontaine en y jetant les habits des enfants dont on voulait connaître le sort. S'ils surnageaient, les enfants étaient assurés de vivre. Dans le cas contraire, leurs jours étaient comptés.
VICQ. Les Vicois voient les pas du chien de saint Gengon imprimés sur la pierre de la fontaine que le saint a fait jaillir miraculeusement.

D'après Jolibois,
« La Haute Marne ancienne et moderne ».

Pour rire

L'almanach « Le Vieux Savoyard » — que nous avions cité dans notre n° 45, et à qui nous avions envoyé un exemplaire de ce bulletin sur les Centenaires aubois, — nous a communiqué son volume de 1975, dans lequel il consacre plusieurs pages aux centenaires de sa région.

Empruntons-lui cette histoire, dont le rapport avec nos centenaires est plus qu'évident.

« Un vieillard pleurait au bord d'un chemin.

Vinrent à passer deux dames qui eurent pitié de cette infortune.

— Vous avez l'air d'avoir beaucoup de peine, mon brave. Qu'est-ce qui vous occasionne tant de chagrin ?

— C'est mon père qui m'a gifflé.

— Quel âge a votre père ?

— 115 ans ?

— Et pourquoi votre père a-t-il fait cela ?

— C'est parce que j'ai mal parlé à mon grand-père !

Les dames interloquées hasardèrent encore une question :

— Et quel âge a votre grand-père ?

— Je ne le sais pas, mais demandez à M. le Curé, c'est lui qui l'a baptisé...

Des erreurs, des omissions

Nous n'en sommes pas exempts. Malgré notre bonne volonté et quelle que soit l'attention que nous apportons à la correction des épreuves, il n'est pas de numéro de notre Revue qui, impression terminée, n'offre le spectacle désolant d'une coquille, d'un manque, d'une « bourde », que nous déplorons, mais que nous sommes impuissants à rattraper. Sauf à passer un rectificatif dans un des numéros qui suivent.

Amis lecteurs, correspondants, ne nous en voulez donc pas. La tâche est rude à ceux qui ont la responsabilité de la Revue. Et s'il nous arrive de manquer, aidez-nous, en toute amitié, à rectifier.

Lemouzi

10900 Tulle, janvier 1975

Dans lequel Marcelle Delpastre évoque le passage de la rivière par les moutons la veille de la St-Jean, ainsi que le rite qui accompagnait cette traversée.

Elle rappelle à ce sujet l'ambiguité de l'eau : « L'immersion c'est la mort immédiate ; la sortie de l'eau c'est la résurrection immédiate : ces deux temps immédiats coïncidant au point d'être une seule chose ».

G. Maillet, L'artisanat en Champagne

Edit. Mars et Mercure, Strasbourg. Un aperçu géographique, historique et folklorique agréable.

L'auteur signale, dans la bibliographie, les n°s 25-27-33 et 43 de notre Revue. Nous avons aussi parlé : des métiers du bois (bûcherons, scieurs de long, écorceurs...) dans notre n° 8, des tuiliers dans le n° 19, du charbonnier dans le 38, du chaisier dans le n° 39 ; et aussi, dans le bulletin précédent, des cultivateurs bonnetiers de la région d'Arcis-sur-Aube. Regrettons que les n°s des chapitres indiqués en chiffres romains dans l'index, ne figurent pas dans l'ouvrage proprement dit, ce qui rend cet index quasiment inutile. C'est dommage.

Champagne à la Belle Epoque

Complétez votre documentation sur la vigne, en demandant à l'auteur ce magnifique album de plus de 150 cartes postales qui évoquent « la culture de la vigne, le travail du vin, son expédition, la publicité qui lui était faite ». J.-P. Procureur, 14, rue de Bézannes, Reims.

Folklore, Carcassonne

Automne 1974.

Noté : R. Chtistinger : Le symbolisme de l'échelle. J. Fourié. N D de Belvis, sa légende, son culte. J. Courieu : La fête du cochon à Saint-Martin-le-Vieil.

Evocations, Grenoble

Octobre 1974 et Nov. Déc. 1974.

Noté : Ch. Talon : Noms de chemins tirés de quelques patois franco-provençaux. J.-F. Grenouiller : Quelques caractéristiques de la maison rurale aux Côtes-d'Arey (Isère).

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, Amiens

Amiens, 2ème trimestre 1974

Dans ce numéro, Monsieur M. Meich rend compte d'une exposition dont il a assumé la responsabilité, ayant pour thème : « Jeux et jouets de toujours ». Celle-ci s'est tenue à Amiens du 15 décembre 1973 au 27 janvier 1974.

Sefco

17000 La Rochelle, nov. déc. 74 et janv. févr. 75

Parmi tant d'articles fort intéressants, un peu au hasard :

A. Meunier, Les ânes du Mirebalais... et d'ailleurs. Etude sur l'animal qui fut ordinairement le compagnon du pauvre, chansons ayant l'âne pour thème.

Prunier, La cosse de nô ou bûche de Noël, que l'on entourait d'une dévotion particulière.

P. Martin-Civat, Ptits métiers du vieux Cognac et du Cognaçais : Le montreur de lanterne magique, la marchande d'eau, le tailleur à domicile, le photographe ambulant, l'inviteuse aux enterrements.

Linguistique picarde, Amiens

Septembre 1974

Selon notre bonne habitude, nous avons noté les termes picards signalés par cette revue et qui correspondent aux mots champenois que nous connaissons.

Fouffe : chiffons, jouets de filles. Grosley dit : **fouffe** = poupée.

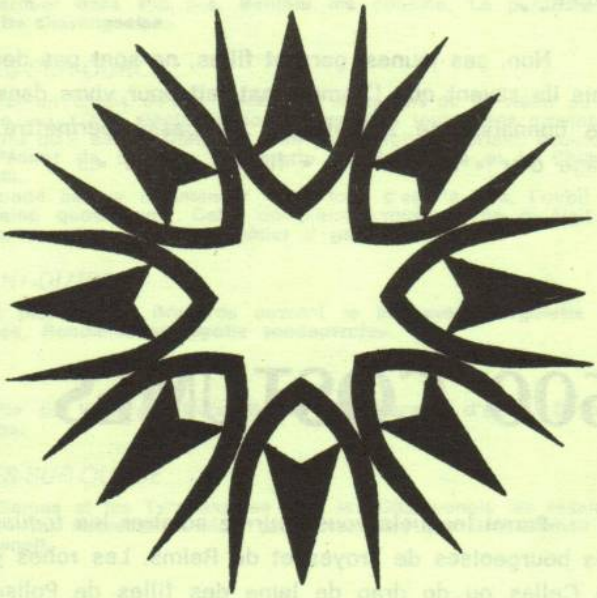
Etre à l'coyette : être en repos, tranquille, à l'abri. Chez nous : **à l'éco, à l'éco-yo, à l'écol,** etc...

Pain d'alouette : reste de pain un peu durci que le père rapports des champs. M. Henry, de Savières, nous du **pain chanté aux alouettes,** que ce pain « a entendu toute la journée le chant de ces oiseaux ». Cf. : « Le pain au lièvre » titre d'un recueil de souvenirs de Joseph Cressot, né en Haute-Marne.

Etudes limousines. SELM

87000 Limoges, octobre-décembre 1974

Voir p. 36 un questionnaire relatif au folklore du loup.



4e Festival de Danse Champenoise

EPERNAY MARNE 13 AVRIL 1975 PALAIS DES FÊTES

400 JEUNES

Le *Festival biennal de danse champenoise* organisé pour la première fois à Ervy-le-Châtel en 1968, puis à Saint-Dizier en 1970 et à La Chapelle-Saint-Luc en 1972 est le premier et l'unique rassemblement de l'ensemble des groupes folkloriques de Champagne.

La *Société des Amateurs de Folklore et Art Champenois* qui a créé et continue de promouvoir cette festivité s'est donné pour raison, d'être en permanence au service des Arts et Traditions populaires de la Champagne.

Tous les Ensembles traditionnels de notre région sont adhérents à la SAFAC. Ils peuvent ainsi pleinement profiter des conseils, des études ethnographiques, des stages organisés à l'échelon départemental ou régional.

Mais le folklore est plus qu'un spectacle, c'est un contact permanent avec le milieu. *Des équipes de recherche* dotées de matériel audio-visuel sont sans arrêt en éveil et vont, bénévolement, d'un village à l'autre recueillir ce qui fit la culture de notre peuple :

Non, ces jeunes, gars et filles, ne sont pas des nostalgiques d'un passé « rétro ». Mais ils savent que l'homme est fait pour vivre dans un milieu « humain ». Et que seul une connaissance approfondie du passé permettra d'élaborer un avenir qui soit un « âge d'or » et non une « fin du monde »...

600 COSTUMES

Parmi lesquels vous pourrez admirer les *toquats*, robes de taffetas et *biscornettes* des bourgeoises de Troyes et de Reims. Les robes de cretonne fleurie des vigneronnes de Celles ou de drap de laine des filles de Polisot, ou celles, très décolletées, des Chapelaines. Les *chenevototes* driates coiffées du chapeau de paille des jardinières. Ou bien les robes de bure des *Bragardes* de Saint-Dizier et celles de toile rayée des filles de Wassy. Mais si la beauté se mesurait au poids c'est à Riceys que reviendrait la palme avec ses robes rouges rebrodées d'or, d'argent, de fils et de médailles.

Mais la vie n'est pas qu'une cérémonie permanente et pour le travail les costumes étaient peut-être moins riches mais bien plus « fonctionnels ». Ainsi les robes grises de Romilly, les droguets rayés de Polisot, les chemises de chanvre des cellois, les bottes des vignerons, les gilets de velours des Rémois.

Il y avait aussi les enfants avec leurs corselets, leur blaudes, leurs béguins...

Nous ne pouvons pas tous vous les décrire, mais regardez et songez que, près de chez vous, peut-être, se cache encore un de ses merveilleux costumes...

2 HEURES DE SPECTACLE

LES JOLIVETTES DE REIMS

Les vignerons et vigneronnes du Pays Rémois dansent la **Polka piquée de Chigny-la-Rose** puis une suite de **Pontfaverger : Scottish, Gigouillette, Varsovienne** et **Seuyotte.**

LES GAYETTES DE POLISOT

Les enfants de Champagne aimaient et aiment toujours les rondes et les jeux où chacun trouve sa place, qu'il soit tout petit ou déjà « grand ».
La Marcelline, La Sabotée et **La plus aimable à mon gré.**

LES BLUTTES DE SAINT-DIZIER

Laquelle est-ce qui danse la mieux ? Ronde des aiguilles de bois.

LES CHENEVOTOS DE SAINT-ANDRE-LES-VERGERS

Entre les deux mon cœur balance, Cueillons la rose.

LOU VAU CHAMPEIGNAT DE CELLES-SUR-OURCE

J'aime la galette, J'ai l'honneur de monter la garde, La ptite hirondelle, Rondin Picotin.

AMICALE LAIQUE DES RICEYS

Le fermier dans son pré, Bonjour ma cousine, La perdriole et **Soyotte chavangeaise.**

LOU VAU CHAMPEIGNAT DE CELLES-SUR-OURCE

S'il fut un temps où les ménétriers sonnaient de la vielle ou du violon, au XIXme siècle l'accordéon pénétra toutes nos provinces. Si petit qu'il soit le **Diato** est d'un jeu difficile, pourtant, écoutez : **La Féodor de Lusigny,** la **Soyotte de Fouchères** et le **Chiberli cellois.**
Le grand bal va commencer. Pour tous c'est la joie, l'oubli de la peine quotidienne. Cette complainte vous dit ce qu'était le labeur du vigneron : **Lou mâtier d galère.**

JOIE, JEUNESSE, FOLKLORE DE SAINT-DIZIER

C'est parti ! Les Bragards ouvrent le bal avec **Marguerite de Loches, Rondanse et soyotte vendeuvroise.**

LES FLUTEAUX DE WASSY

Soyotte de Villiers-au-Bois, Branle des Bergers d'Arcis, Soyotte d'Aube.

LOU VAU CHAMPEIGNAT DE CELLES-SUR-OURCE

Les Belges et les Tyroliens les font, les Champenois les essaient aussi : les **Accreballes.** Mais ça ne vaut pas une **Grand-danse de St Benoît.**

LES GAYETTES DE POLISOT

Carnaval est mort ! vive la **Ronde de Carnaval** ! Mais avant, Violonneux, envoie la **Polka piquée** et la **Mazurka** des vignerons de **Bergères.**

AMICALE LAIQUE DES RICEYS

Les frères Goncourt avaient été surpris par des points rouges dans les vignes : c'étaient des Ricetonnes ! Mais ici elles dansent les **Serviettes,** la **danse des bâtons** et la **Valse-vienne de Bragelogne.**

ENTRACTE

Vous souhaitez garder un souvenir de ce 4me Festival. Ne manquez pas d'acheter les revues « **Folklore de Champagne** » à moins que vous ne préfériez les disques, il y en a déjà cinq ! (tous différents bien-sûr) « **Danse ma Champagne** ».

merci.

LOU VAU CHAMPEIGNAT DE CELLES-SUR-OURCE

Depuis 4 siècles, la peste noire et l'Inquisition dévastent l'Europe. C'est la fin d'une extraordinaire civilisation. Nous sommes au XVIme siècle, la Renaissance des Nobles détruit l'âme du peuple. Pourtant l'homme se souvient et il danse encore sur les rythmes ancestraux.

Doucement, compère, c'est lou **Branle de Champeigne.** Allons, servantes et chambrières, faites-nous le **Branle de Montierandel.** Gay, ami, voici le **Coupé Cassandre** et le **Branle Pinagay.**

M.J.C. DE ROMILLY-SUR-SEINE

Et le bal continue, voici la **Gigue de Villeneuve-au-Chemin** puis la **Gigue de St-Martin-de-Bossenay,** la **Varsovienne de St-Benoît** et la **Gigue de Romilly.**

Le Folksong, vous aimez ? Bien sûr, c'est du chant populaire. **Où vas-tu la Belle ? Là-haut sur cette montagne, on m'envoyait au bois.**

LES CHENEVOTOS DE SAINT-ANDRE-LES-VERGERS

Danse corporative des Jardiniers de Ste-Menehould, Allemande de Lusigny.

C.O.C. LA CHAPELLE-SAINT-LUC

Chiberli langrois, Claquette de Vendeuvre et Soyotte baralbine.

LOU VAU CHAMPEIGNAT DE CELLES-SUR-OURCE

Varsovienne et **Gigue celloises.**

AMICALE LAIQUE DES RICEYS

En place pour le quadrille !
avec l'**Avant-deux de Bragelognes**
et une danse spécifique de la « natioun riç'tonne », la **Pioche.**

JEUNE CHAMPAGNE DE TROYES

Bourgeois de Troyes entendez-vous sonner ? Non, ils préfèrent danser la **Soyotte d'Oiry,** la **Varsovienne suippoise** et la **Gigue de Rumilly-lés-Vaudes.**

LES JOLIVETTES DE REIMS

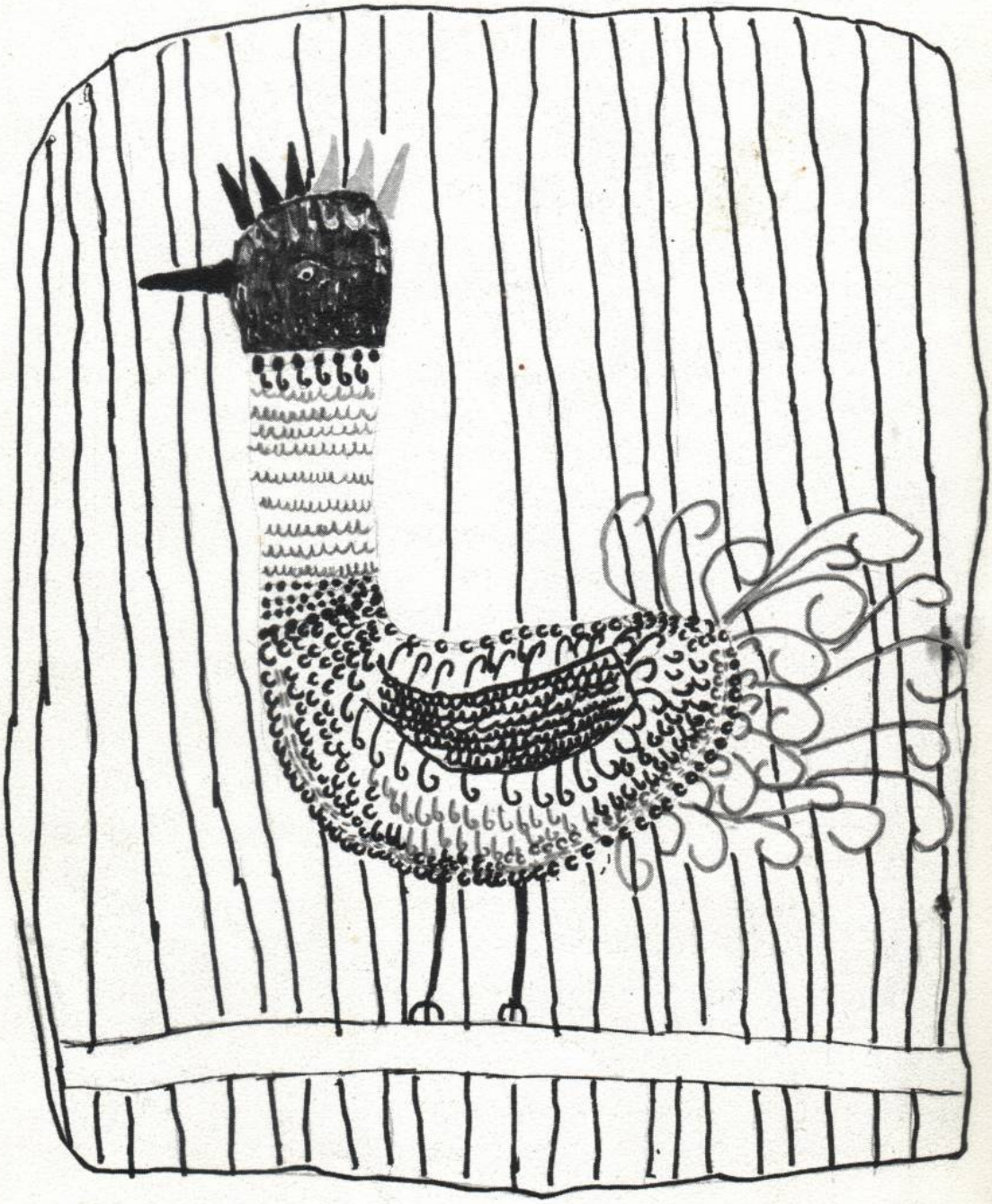
Et vous, Bourgeois de Reims, entendez-vous ? Non, ils chantent **La Ronde de la Bergère** et **La Claire fontaine** — champenoise bien sûr.

Et maintenant, ils dansent les **Claquettes de Pontfaverger,** la ballade de mariage des **Jolivettes,** et... cotillons hauts, une ancienne danse érotique, la **Gigue baralbine.**

C'était le 4me Festival biennal de Danse champenoise organisé par la Société des Amateurs de Folklore et Art Champenois et la Maison des Jeunes et de la Culture d'Epernay avec le concours de l'ensemble des groupes folkloriques de Champagne venus de la Marne, de l'Aube et de la Haute-Marne.

Nous avons été honoré de votre présence et

Nous souhaitons que pour vous cette journée reste un très agréable souvenir.

merci.

G. ROY 204 Imprimerie SONODIA - TROYES